

1551 - Michel Fezandat et Robert Granjon - Trésor de vie - BnF

Auteurs : Habert, François

Description matérielle de l'exemplaire

Format 8°

Pages de l'exemplaire

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

154 Fichier(s)

Généralités sur l'exemplaire

Référence ThRenThRen_1120

Titre long L'HISTOIRE // DE TITVS, ET GISIPPVS, ET // autres petiz oeuvres de Beroalde latin. Inter- // pretés en Rime françoise, par François // Habert d'Yssouldun en Berry. // Avec L'exaltation de vraye & parfaicte No- // blesse. Les quatre Amours, le nouveau Cupido, // et le Tresor de vie. De l'inuention dudict Habert. // Le tout présenté à Monseigneur de Neuers. // [Marque typographique] // A PARIS. // De l'imprimerie de Michel Fezandat, & Robert // Granjon, a l'Enseigne des Grans Ions. // [-] // 1551. // Avec priuilege du Roy.

Imprimeur(s)-libraire(s)

- Fezandat, Michel
- Granjon, Robert

Date [1551]

Identification de l'exemplaire

Lieu de conservation et cote Paris (Fr), Bibliothèque nationale de France, RES P-YE-367

Lien vers la notice du catalogue de l'institution de conservation [Bibliothèque nationale de France](#)

Sources de la numérisation [BnF Gallica](#)

Type de numérisation Numérisation totale

Autres exemplaires localisés

- Cambridge (US-MA), Houghton Library, Harvard University, *FC5 H1136 551h
- Paris (Fr), BnF, Arsenal-magasin, [8-BL-11866](#)
- Paris (Fr), BnF, Département des Manuscrits, [Rothschild 647 \[IV, 5, 10\]](#)

Marques d'appropriation

Présence d'annotations manuscritesL'exemplaire ne comprend pas d'annotations manuscrites.

Indications sur la notice

Contributeur

- Réach-Ngô, Anne
- Vervent-Giraud, Sylvie (révision)

Droits

- Image(s) : BnF Gallica
- Notice : Anne Réach-Ngô (UHA, IUf) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Citer cette page

Habert, François, 1551 - Michel Fezandat et Robert Granjon - Trésor de vie - BnF, [1551]

Anne Réach-Ngô (UHA, IUf) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 30/09/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/ThresorsRenaissance/items/show/1120>

Notice créée par [Anne Réach-Ngô](#) Notice créée le 19/10/2016 Dernière modification le 31/07/2024

L'HISTOIRE

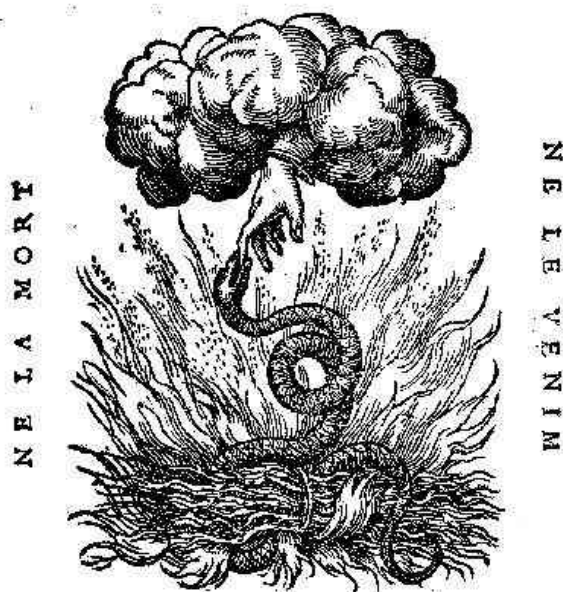
DE TITVS, ET GISIPPVS, ET

autres petitz œuvres de Beroalde latin. Inter-
pretés en Rime françoise, par François

Habert d'Yssouldun en Berry.

*

Avec L'exaltation de vraye & parfaicte No-
blesse. Les quatre Amours, le nouveau Cupido,
et le Tresor de vie. De l'inuention dudit Habert.
Le tout présenté à Monseigneur de Neuers.



A PARIS.

De l'imprimerie de Michel Fexandat, & Robert
Granlon, a l'Enseigne des Grans Ions.

1551.

Avec priuilege du Roy.

A tres noble et Magnanime Prince, François de Cleues, Duc de Niuernoys, Conte du Rethel, & Auxerre, Per de France, Gouverneur, & Lieutenant general pour le Roy, en ses pays de Châpaigne, & Brye. François Habert son treshumble & obeissant seruiteur donne salut.



*On sans raison ô Prince Magnanime
De vous escrire ardent desir m'anime,*

*Veu que chascun apperçoit les Vertus
Dont vous auez les esprits reuestus.
Ie dy Vertus diuines, & bien telles,
Qu'elles seront en tout temps immortelles,
Car si le corps subiect a pourriture
Tost ou bien tard est mys en sepulture,
Ce noble esprit que Dieu vous a donné
De ces Vertus diuines exorné
Viuira tousiours, & la grand renommée
De voz Vertus, ne sera supprimée*

A ñ Par

P ar dure Mort, dont la force & pouuoir
*D*essus l'esprit vigueur ne peult auoir,
*M*ais elle peult subinguer le corps tendre
*P*our l'esprit faire en plus hault lieu pretendre.
*E*t congnoissant ceste vertu illustre
*R*eluire en vous par grand splendeur & lustre,
*I*ay bien voulu mes Musés asservir
*P*our (cômme au Roy) humblement vous servir,
*E*t resiouyr vostre sens magnifique
*D*e mon petit ouurage poétique,
*E*n vous offrant pour estraine ce liure
*Q*ui en voz mains liberales se liure,
*M*ieux augmenté que lors que de ma main
*I*l fut offert a vostre œil tant humain,
*C*ar l'ay voulu amplifier mon œuvre
*Q*ui a voz yeux clair voyants se descueure,
*Q*ue l'ay osé aussi vous dedier,
*P*our a iamais vostre los publier
*A*ux successeurs, si que de vostre gloire
*L*e temps ne puisse effacer la memoire.
*B*ien esperant qu'en tirerez plaisir
*Q*uand de le lire aurez quelque loysir,
*B*ien esperant quil sera delectable
A vostre Esponse en vertus admirable,
*D*e qui l'esprit gracieux & benin
*R*end lustré en francz au sexe femenin,
*E*t a voulu raison que i'entreprinse

De saluer

*D e saluer lespouse d'un tel Prince
Q ue nous voyons d'incomparable pris.
S emblablement vostrꝯ enfant bien appris
A uquel le los de parfaicte noblesse
I ay consacré pour sa blonde ieunesse,
E t a sa seur en graces estimée,
D e nostre Roy filleulle bien aymée.
C omme en leur nom Epistres on peut voir.
S i vous supply en gré de recevoir
C e mien vouloir rempli d'obeissance,
D ont mes escripts vous donnent congnoissance.
E n suppliant au celeste Recteur
E stre de vous curieux protecteur,
E n permettant que la nouuellꝯ année
V ous resiouysse, & vous soit fortunée.*

A iij

A TRES NOBLE, ET ILLVSTRE
Princesse Marguerite de Bourbon, Duchesse
de Neuers. F. Habert son treshum-
ble seruiteur donne Salut.

Sachant au Vray que poetiques Muses
Doibuent orner voz louanges diffuses,
Et qu'un chascun Orateur vous reserue
V n los egal a celui de Minerve,
C'est bien raison (Duchesse de Neuers)
Que vous ayez tousiours part en mes vers,
Pour vous monstrier l'obeissance deue.
Qui de par moy vous doit estre rendue,
Et pour monstrier a tous les orateurs
De nostre France, illustres inuenteurs,
Qu'ilz doibuent tous a ce s'estudier
Pour leur labeur tousiours vous dedier.
Et decorer voz graces tant nayfues
Qui malgré Mort demourront tousiours visues.
Quant est de moy, ie ne desire rien
Fors que Pallas me confere vn tel bien
De me donner autant richx escripture
Que vous auez de graces de Nature.
A celle fin que ie chante le nom
De vous, qui tend a immortal renom,
Et que ma plume a ce soit prouuquée
Que vous soyez tousiours d'elle inuouquée
En mes escripts, qui, certes, se fera,

Et de

E t deormais mon stile s'enslera
S i qua presant voz graces entendues,
A ux successeurs soient aussi estendues.
E t pour autant qu'a vostre noblẽ espoux
I ay dedie cest ouurage a propos,
I 'ay bon espoir quil le vous communique
C omme a sa vraye esjouissance vnique.
O u vous verrez vne traduction
V n oeuvre aussi de mon inuention.
C 'est donc a luy que treshumblement s'offre
L 'oeuvre petit, choisi dedans mon coffre,
Bien esperant quil vous en fera part,
P uis que son cuer tant noblẽ il vous depart.
O ultre verrez vn oeuvre poetique
Q ui de nouveau a vostre nom s'applique.
C 'est le Thresor de vie & le traite
D es quatre amours, ou vostre oeil arreste
P rendra plaisir, sous esperance telle
Q u'aux successeurs vous serez immortelle,
Q ui penseront a vostre noble sang
P ar mes escripts couche en digne rang.
A tant ie pry au Createur celeste
V ous preserver de tout ennuy moleste.
P uis quand viendra l'heure du dernier iour
I l vous recoing au celeste sejour.

A iiii Aux

*AVX AMATEURS DE POESIE
françoise. Le traducteur donne Salut.*



Ommela varieté des choses, ou
paincture de diuerfes couleurs est
grádemét delectable aux yeux des
hommes experts, & clair voyants,
& cōme lestomac reiecte vne vian-
de trop accoustumée, se delectant de nouuelle,
aussi lesprit fasché de s'employer aux graues estu-
des des loix concernant le regime & vtilité de la
Republique, prent bien souuent merueilleuse re-
creation, d'intermettre ce plus grand trauail, &
prédre repos par mesmes lettres, mais vn peu plus
doulces, comme a la Poésie entremeslée de Chre-
stienne Philosophie. et aux dicts moraux des an-
ciés, & ainsi l'esprit sollicité, & vexé de graue estu-
de par la leçon de plus gracieuses lettres se recrée,
et reprent vigueur, comme ceux qui mors par le
Scorpion, par icelluy mesme cherché & trouuét
le remede de leur guerison, cela me meut descrire
aucunefois plusieurs differétes matieres pour len-
treten & decoration de nostre françoise Poésie,
qui desia par noz Poetes françois sen va si riche, &
illustre, qu'elle s'oit desia a comparer aux Grecz
et Latins, mais pource que tant de bōs esprits de
nostre temps qui se mettent a escrire, souillét leur
beau stile, et veine elabourée damours impudi-
ques, dū nom de Iuppiter, de Pluton, Neptune, &
autres faulx Dieux adorez par l'idolastre antiqui-
té, la varieté des choses en cest endroit ne doibt,
& ne peult plaire, sinō a ceux qui sont adorateurs
de

de mesme farine, cōme Ciceroniens, Epicuriens,
Platoniciens, Ateïstes, Anabaptistes, mōdains, se-
ducteurs, au mespris, & deshonneur de nostre foy
chrestienne approuuée par tāt d'oracles des Dieux
et esprits Demoniacles cōtraiucts de la confesser:
approuuée par tāt de Sybilles, & propheties auāt
la venue de Christ, au nom duquel tout ceuvre
deburoit estre cōmencé & fini. Et au lieu de pro-
duire tāt de vaines poesies, ne permettre sortir en
lumiere, sinō que celles qui seroient entremeslées
des fleurs Euangeliques, des graces & biensfaicts
de nostre Dieu, de ses promesses, de sa benedictiō,
de l'esperance des fideles: du diuin salaire promis
aux enfans et esleus de Dieu, ou pour le moins
que les ceuvres qui sortiroient en lumiere, fussent
pleins de bōnes meurs, approchans de la saincte-
te des celestes escriptures, cōme on peult faire de
plusieurs anciēns autheurs, tant Grecz que Latins.
Desquelz la traduction en nostre langue frāçoise
ne seroit que profitable, & ne feroit en rien con-
tre la saincte doctrine de nostre Redēpteur, pour
laquelle chose imiter apres auoir exposé en lu-
miere plusieurs ouurages poëtiques de pure & sain-
cte leçon, il ne ma semblé mauuais de destour-
ner ailleurs ma plume, & luy donner le choix de
tant de fleurs morales des latins, pour en transmu-
er vne a sa fantasie, ce quelle a faict, en s'arrestant
sur Philippe Beroalde, hōme de grand erudition,
qui pour dignement louer la vraye et parfaicte a-
mytié, se dict auoir traduit du vulgaire de Boc-
cace, en lāgue Latine, l'hystoire de Titus, & Gisip-
pus, la mutuelle amytié desquelz passe celle d'E-
née, & Acathes, de Pylades & Orestes, d'Achilles &
Patro

Patroclus, de Castor & Pollux, de Theseus & Pi-
 rithous. Et pource que la matiere ne ma semblée
 esloignée de bones meurs: & dilection de son pro-
 chain, principal edict de Iesuchrist: iay bien voulu
 persuader a ma plume de trāsmuer vn trāsmueur,
 et interpreter en rime françoise ladicte hystoire
 de. Beroalde, se disāt l'auoir traduiſte de Boccace
 ne s'estant assubiecti a le rendre mot a mot, vsant
 de lauthorité du sentētieux Horace. Lequel edict
 approuuant, ie ne me suis aussi rendu subiect a ce-
 la, ayant decorée ladicte traduction de doulces
 fleurs Poétiques, pour resiouyr les doctes aureil-
 les de vous, lecteurs debōnaires, adonnez a nostre
 Poésie françoise: & pour vser de celle delectable va-
 rieté, mentionnée cy dessus, iay adiousté a ladicte
 hystoire de Tirus &, Gissippus, la traduction d'un
 autre petit œuure dudit Beroalde, ascauoir la fa-
 ble du Roy Tancredus contenant les pitoyables
 amours de deux amants, la traduction de laquelle
 pourroit sembler repugnāte a ce que iay dict de
 reiecter les leçons impudiques, si le scauāt lecteur
 ne mettoit deuant ses yeux, quil est quelque fois
 necessaire de scauoir le mal, pour l'euiter, et nuser
 dicelluy, aussi en lisant ces lamétables amours, on
 apprēt a sen abstenir, & a viure chastemēt, & telle
 leçon rend heureux celluy qui par la ruyne d'au-
 truy, deuient caut, & sage: esperāt amy lecteur que
 les petites traductions avecques le plaisir t'appor-
 terōt fruit & vtilité. Oultre tu verras de mon in-
 uention le traicté des quatre Amours: le Thresor
 de vie, l'exaltation de parfaicte Noblesse, & le nou-
 uveau Cupido, œuures (a mon iugement) de non
 moindre delectation, que profit. Adieu.

L'histoire tres vtile, &
del ectable de Titus Romain, fils
de Publius Quintius Fuluius Se-
nateur de Romme, & de Gifip-
pus Athenien, fils de Chremes,
noble homme Dathenes, tradu-
ction de Philippes Beroalde, par
François Habert.



V mesme temps qu'Octouian
tres Iuste

N'estant encor nommé Cesar Au-
guste,

*E*n ferme paix tenoit deffoubs sa main

*L*e cerne grand de l'Empire Romain.

A Romme estoit Fuluius homme sage

*G*rand Sénateur, & de noble lignage,

*A*yant vn fils dont Titus fut le nom,

L'esprit duquel eut immortel renom,

*P*urquoy au lieu d'Athenes l'enuoyer

*A*u pere pleut, pour illec s'employer

*A*ux dicts moraux de la Philosophie,

*S*cience, au vray, ou l'esprit s'edifie,

*E*t a Chremes noble homme Athenien

Son com

L'HISTOIRE DE TITVS,

	<i>Son compaignon fidelé & ancien</i>	7
	<i>R ecommanda son fils par escripture.</i>	1
	<i>C hremes prudent & de bonne nature</i>	~
	<i>Reçoit Titus d'un recueil gracieux,</i>	2
	<i>Et pour penser de luy encores mieux,</i>	~
	<i>D e Gisippus luy donna compagnie</i>	~
	<i>Son cher enfant: plein de grace infinie,</i>	2
	<i>L es meēt tous deux par vn loyal debuoir</i>	~
Aristippus Philosophe Instituteur de Titus & Gisippus.	<i>Soubs Aristippé abondant en sçauoir,</i>	2
	<i>E t Philosophé illustré & de hault pris,</i>	2
	<i>S i que par luy tous deux fussent appris</i>	2
	<i>En vn sçauoir, & pareille doctrine.</i>	2
	<i>A ristippus l'un & l'autre endoctrine</i>	2
	<i>Par vn grand soing aux liures bons & beaux.</i>	2
	<i>O r quand ainsi ces ieunes iouuenceaux</i>	2
	<i>P articipants d'une commune vie,</i>	1
	<i>E studioient avec feruenté enuie.</i>	6
	<i>O n vid en eux telle similitude,</i>	6
	<i>D e bonnes meurs, & desir de l'estude.</i>	2
	<i>Q u'en peu de temps vng amytié louable</i>	2
	<i>A ccreut en eux, qui fut tant ferme & stable.</i>	2
	<i>Q ue la Mort n'eut oncques pouuoir ne force</i>	2
Lamytié de Titus & Gi sippus com- mencée de l'estude des lettres.	<i>D e separer ces amys par diuorce.</i>	4
	<i>E t lamytié qui les entretenoit.</i>	~
	<i>C om mencement de la lettre tenoit</i>	~
	<i>T ous deux suyuoient d'heureux commencement</i>	2
	<i>P hilosophie, & d'un aduancement.</i>	2

Tous

ET GISIPPVS.

Tous deux se sont poulséz au degré mesme
De hault sçauoir, meritant Diademe,
Ayants tous deux vn mesme entendement,
Et mesme don de riche iugement,
Auec vertu par nature donnée.

Trois ans entré eux ceste vie ordonnée
Donnoit plaisir, & grand contentement
Au vieil Chremes, qui curieusement
L'un l'autre aymoit, si qu'amour paternelle
Sur Gisippus, nestoit plus grand que celle
Bonny amytié, qu'a Titus il portoit
Qui compagnon de son cher fils estoit.

La Mort de
Chremes
Dathenes
pere de
Gisippus.

En ce discours, par commun aduenture
Le vieil Chremes fut mys en sepulture,
La Mort duquel non moins Titus plora
Que Gisippus son pere deplora,
Car tous deux ont d'une plainte semblable
Conduit Chremes au Tombeau lamentable,
Se qu'en voyant leurs soufirs apparens,
Du bon Chremes les amys & parents
N'eussent ingé duquel l'affliction
Méritoit plus de consolation.

Vn peu apres qu'en sepulchre honorable
Chremes fut mys, noblx homme & venerable,
De Gisippus les parents & amys,
Par deuers luy en chemin se sont mys.

L'admonnestants, ven sa force & meur aage,
D'entrer

L'HISTOIRE DE TITVS,

D'entrer au ioug du sacré mariage.

Les fiançailles de Gisippus & Sophronia.

Et qu'ilz auoient pour luy femme trouuée
 Non seulement de sang noble & prouuée,
 Mais sage aussi, belle, & de bonnes meurs,
 Propre pour luy, & au point des ans meurs,
 Ou nous voyons conionction charnelle
 Multiplier sa semence &ernelle.
 Sophronia appellée elle estoit,
 Pucelle Attique, & qui representoit
 La grand beaulté de Venus Cytherée,
 Ou de Pallas par Vulcan desyrée.
 Quand Gisippus entendit la beaulté
 De Sophronie, & douce prinaulté
 Qui les quinze ans encores n'excedoit,
 Et les beaultez d'Athenes precedoit,
 Le Dieu Amour d'invincible puissance
 Met le ieune homme en son obeissance,
 Dont aux parents, par la flamme quil sent,
 Pour femme auoir Sophronie il consent.
 Et entre eux deux se font les fiançailles.

Prochain estoit le temps des Espousailles,
 Quand Gisippus pendant celle saison
 De Sophronie alloit en la maison
 Qui de Titus son amy s'accompagne
 Le menant voir sa future compagne.
 Aduint vn iour qu'apres plusieurs deuis
 Fut Gisippus & Titus vis à vis

ET GISIPPVS.

De Sophronix, en beaulté tant illustre,
Qu'a ses vertus la beaulté donnoit lustre.

Titus amoureux de la
belle So-
phronia.

Titus adonc spectateur curieux
Du doux maintiẽ de la belle aux beaux yeux,

Contemplant en tout sa beaulté corporelle,
Et ia voudroit mettre le corps pour elle.

De dans son cuer il prise le maintien

De Sophronix & venuste entretien,

Prise la grace, & beaulté supernelle

Que par engin Nature a mis en elle,

Et repensant toutes ces graces la,

Tant enflammé le cuer d'amour il ha,

Que cupido onc a nul amoureux

N e fait sentir flambeau plus vigoureux.

Lors que ces deux conioincts d'amour fidele

Le deu congé eurent pris de la belle,

Et qu'au logis tous deux sont retournez

Titus ayant les sens passionnez

Du souuenir, qui d'amour vehemente

Incessamment le martyre & tourmente,

Sans compaignie en sa chambre il entra,

Et par amour qui son cuer penetra,

Mect en son cuer les graces & vertus

Dont Sophronix auoit les sens vestus.

En autre lieu ne gist son pensement,

Le nom d'icelle il nomme incessamment,

Et plus il pense à sa beaulté supreme

Plus il

L'HISTOIRE DE TITVS,

Plus il reçoit en luy chaleur extreme.
 Puis quand il eut avec souſpirs diuers,
 L'on temps ſongé a ſes tormentſ couuertſ.
 Finablement d'une Voix lamentable
 Il ſ'eſcria, ô moy trop miſerable?
 O moy perdu? ô que triſte eſt ma vie?
 Ou eſt, Titus, ta penſée rauie?
 Ou ſ'eſt plongé ton fol entendement?
 Sur quel eſpoir mets tu ton penſement?
 Ou en quel lieu loges tu ta penſée
 Pour eſtre ainſi d'amour recompensée?
 Ne vois tu pas, ne ſens tu pour le ſeur
 Qu'il te conuient aymer comme ta ſeur
 Celle, par qui ton cuer ſuyt infolence?
 Mouuoir t'en doibt la grand beneuolence
 De ſeu Chremes, par qui pluſieurs biensfaictſ
 En ſon viuant iadis te furent faictſ.
 Mouuoir t'en doibt l'amitié ancienne
 De Giſippus, & que l'Eſpouſe eſt ſienne.
 Donc que quiers tu? et pourquoy permets tu
 Que Cupido rend foible ta vertu,
 Te nourriſſant d'une vainx eſperance
 Ou follement tu faiſ ta demourance?
 Ouvre les yeux de tes ſens trop raiſ,
 Recongnoy toy, et pren meilleur aduiſ.
 O malheureux. à raiſon obtempere,
 Et l'appetit deſordonné tempere,

Plainctiues
 exclamatiōs
 de titus, ſur
 pris de La-
 mour de So-
 phronie ſiā-
 cée a ſon a-
 my giſipp⁹.

Modé

Moderę vn peu ceste cupidité
 Et soit ailleurs ton desir incité,
 Et ta pensée ailleurs soit conuertie
 Pour te pouruoir d'amoureuse partie.
 Ne sois seduiçt par telle suasion,
 Pendant qu'en as propicę occasion.
 Car ce que tant ton faulx desir procure,
 Et deshonneste, enormę & plein d'ordure.
 Certes tu doibs fuyr sur toute chose
 Ceste esperance en ton desir enclose,
 Si as esgard au debuoir, & pitié
 Qui se requiert en loyallę amytié.
 Qu'est il besoing, Titus, de faire doncques?
 Certes tu doibs abandonner adoncques
 Le feu par toy de cestę amour conceu,
 Comme illicite, inique, & non recen,
 Ou entrę amys loyaux par telle iniure
 Te seray dict le plus faulx, & periure.
 L'amant Titus tous ces propos disoit,
 Puis a part luy soubdain se r'aduiſoit
 Disant ainsi: si ie ne me transporte
 La loy d'amour est plus robuste & forte,
 Que toutes loix, qu'on puisse appercenir.
 Amour vsant d'invincible pouuoir,
 Non seulement d'amytié rompt les loix,
 Mais (qui est plus) les haults & diuins droicts:
 Combien de foyz d'un feu desordonné

B

Le pere

L'HISTOIRE DE TITVS,

Le pere s'est a la fillx adonné?
 Frerx a la seur? la Maraistrx a l'enfant
 De son mari, ce que raison defend?
 Ce qui est plus detestablx infamie
 Que pourchasser de son amy l'amy,
 Ce qu'on a veu, & qu'on voit aduenir
 Souuentefoys, sans y contreuvenir.
 Puis ie suis ieune, & ieunesse puissante
 Aux loix d'amour se rend obeissante.
 Dont suis contrainct me rendrx obeissant
 A ce que veult Amour le tout puissant.
 Honnesteté aux vieux soit conuenable,
 Ce qu'amour veult, m'est proprx & acceptable.
 Puis la beaulté d'inestimable pris
 De ceste viergx ayant mon cueur surpris,
 Merite bien d'estre de tous aymée.
 Par moy choisie, & la plus estimée.
 Mais qui pourroit a bon droit me reprendre,
 Si fort amour me faict tant entreprendre
 De viergx aymer tant gracieusx & coincte?
 Et toutefoys si Amour ne l'eust ioincte
 A mon amy, plus fort ie l'aymerois,
 Et en mon cueur plus fort l'imprimerois.
 Dont seulement ie doy blasmer fortune
 Qui en cela n'a esté oportune
 D'abandonner a autrux ceste proye
 Qu'a mon amy Gisippus ellx octroye.

Mal

Mais si sa grand beaulté incomparable,
 Faiet a mon cueur vne playe incurable
 (Comme elle faiet) & si sa grand valeur
 Merite bien que lon aspire a l'heur
 De iouissance, en cela me pardonne
 Gisippus donc, & liberté m'en donne.
 Car il doit plus porter patiemment
 Me voyr aymer Sophronie ardamment,
 Que s'elle estoit par vn autre appetée,
 Et d'autre amant que de moy soubhetée.
 Titus ainsi qui fort se desoloit
 De ça, & la tout pensif vacilloit,
 Et par amour qui le poingt & enflamme
 D'une trop visue & penetrante flamme,
 Non seulement il passe ceste nuit
 En grand travail, qui a son sommeil nuit.
 Mais mainte nuit est par luy consumée
 En creux souspirs, qui gettent leur fumée
 Du plus profond de son langoureux cueur,
 Du quel Amour est le maistre & vainqueur,
 Qui le torment, & poingt en telle sorte,
 Que de manger, et boyre il se deportte,
 Et (qui plus est) endure telz ennuy,
 Que le sommeil il en perd iours, et nuicts,
 Si que l'ennuy qui faiet sa couleur fade,
 Foible le rend, et tient au lit malade.

Quand Gisippus (qui ia notie auoit

B ii

Que

La maladie
de Tit^e pour
l'amour de
Sophronia.

L'HISTOIRE DE TITVS,

Gisippus vi-
fite Titus
malade & de
leurs deuils
reciproques

Que son amy tristesse receuoit)
Le vid au liēt malade detenu,
Incessamment pres de luy s'est tenu,
A celle fin que par luy consolée
Fust sa personne, aigrement desolée,
Luy demandant la cause & motion
De sa tristesse, & desolation.
Titus oyant vne telle sermonce,
Premedita vne fine responce
Pour deceuoir Gisippus son amy,
Ayant de pleurs le visage blesmi
Et soupirant comme vn qui se contriste
Va prononcer ceste complaincte triste.
O Gisippus, las? sil eust pleu aux Dieux,
De rost mourir il m'eust bien valu mieux,
Et m'eust esté la Mort plus desyrable,
Que viure ainsi dolent & miserable.
Recongnoissant (ce qui m'est grand horreur)
Euidemment ma faulte & mon erreur
De m'estre mys par trop folle imprudence
Aux vains desirs pleins de concupiscence.
N'attendant plus que la fin & la Mort
Qui me sera plus honneste remord,
Que desormais auoir plus longue vie
A volupté trop honteuse rauie.
Et pour autant qu'amy tant ie te suis,
Que rien celer ne te doy, & ne puis,

Il est besoing que ce que mon cueur cueure
Euidemment ie te dix & descueure.

Ces mots finis avec longues clamours
De poinct en poinct luy compte ses amours,
Mect en auant qu'Amour par sa sagette
Fait a ses loix sa pensée subiecte,

Et que long temps honnesteté & honte
Ont combatu, qu'Amour en fin surmonte
L'honesteté, & que son esprit las

Finablement à esté pris aux laqs
De Cupidon, sous qui tout cueur sospire,
Et est subiect a son puissant Empire.

Bref il luy diét qu'il aymoit son amye
Sophronia, & pour telle infamie
Qu'il n'esperoit sinon que de mourir
En bref temps la Mort griefue encourir.

Sur telz propos Gisippus meur & sage
Fut longuement pensif en son courage,
Comme celluy qui Sophronie aymoit
D'ardent amour, qui son cueur enflammoit.

Puis en son cueur, par arrest immuable,
Delibera d'estre tant fauorable

A son amy, que pour le resiouyr,

Il le feroit de ses amours iouyr,

En preferant son salut & sa vie

A la beaulté de graces poursuyue.

Et luy esmeu des plainctes entendues

B iii De

L'HISTOIRE DE TITVS,

De son amy, & larmes esbandues,
D'esbandre pleurs ne s'est peu contenir,
Et a Titus vn tel propos tenir.

O cher amy, si tu n'auoys affaire
D'allegement, en ton piteux affaire,
I'estimerois nostrę amytię faulsee
En ton endroit, & mal recompensee,
Et te pourrois pour crime reprocher
De m'auoir peu si longuement cacher

Necessaire. L'affection de ta triste persée
de reueler a Qui a present m'est par toy confessée.

son amy au Et sache amy, qu'a son amy fidele

tant chose Il est requis qu'en tout temps on reuele

honeste que Non seulement chose honestę & ciuile,

deshoneste. Mais deshonestę aussi, & inciuile.

Car qui d'amy fuyt le loyal debuoir,

D'autant qu'il peut de plaisir receuoir

De son amy racomptant chose honeste,

D'autant il doit de chose deshoneste

Le diuertir: mais laissons ces propos,

Pour de plus pres pouruoir a ton repos.

Si tout ainsi que ton dict me propose

Tu es rai de ma promisse Espouse,

Ie n'en reçois point d'esbahissement,

Et si cela auois faict autrement,

I'en serois lors estonné a merueille,

Consyderant la beaulté nompareille

De

ET GISIPPVS.

De Sophronie, & veu ton cuer haultain,
 Noble, puissant, et fort, qui pour certain,
 Est plus subiect a si grieve poincture,
 D'autant que plus vault celle creature
 Qu'Amour te faict desyrer ardemment,
 Et d'autant plus que l'aymes chauldement,
 D'autant tu doibs auoir moins de rancune
 Pour te complaindre, et en blasmer fortune,
 Lors que tu dis que sans aucun esmoy
 Tu laymeroy, si a autre qu'a moy
 Elle eust esté pour Espouse accordée.
 Mais si par toy raison est regardée
 Plus vifement, pour estre presumé
 Sage et prudent, comme as acoustumé,
 Tu doibs tenir cela pour veritable
 Qu'a fortune es grandement redeuable,
 Qui a voulu qu'a moy fust Sophronie
 Non a autrui par mariagx vnue.
 Car autre espoux a elle pretendait
 N'eust pas esté a ce condescendant
 De postposer a ton esiouissance
 De ses amours si riche iouissance.
 Ce qui pourtant en moy n'est aduenü,
 Si tel me croys, comme tu m'as congnü,
 C'est ascauoir ton amy plus fidele
 Qui soit viuant en la vie mortelle.
 Ce qui t'en doibt faire probation.

B iiii

Que

L'HISTOIRE DE TITVS,

*Que des le iour de la conionction
 Qui nous lia du lien reciproque
 Qui deux amys a pure foy prouoque,
 Je n'ay heu rien en ma possession
 Qui ne te soit d'egale portion
 Rendu commun, toute chose couuerte
 De dans mon cueur, t'a esté descouuerte.
 Et croy que i'ay vers toy plus d'amytie,
 Et bon vouloir, voire de la moytie,
 (Si de cela bien apperceu tu t'es)
 Que n'eut Enée oncques vers Achates,
 Ou Pilades vers son amy Oreste,
 Et desormais de t'aymer ie proteste,
 Plus que n'ont faict les susdicts, voire plus
 Qu'aymé ne fut d'Achilles Patroclus,
 Ou de Glaucus le vaillant Diomedé.
 Tous ces amys de fermeté i'excede
 En ton endroict, & si le don exquis
 Qui est par toy tant aymé & requis
 (Comme tu voys) n'estoit irreuocable,
 Je ne serois enuers toy moins traictable
 Que i'ay esté par cy deuant en tout,
 Obeissant a tes vœux iusq au bout.
 Mais puis que i'ay encor liberté telle,
 Que Sophronix ayant grace immortelle
 Puisse obeir a tes desirs & vœux,
 Quelle soit tiennx, accorder ie te vœux.*

Et tant

ET GISIPPVS.

Et tant feray, pour vaincre ton esmoy,
 Qu'a toy sera conioincté, & non a moy,
 Et en mon liēt ton espouse future
 Viendra, desoubz honnestē couuerture.
 Parquoy, amy, laisse tristesse & deuil,
 Resiouy toy, n'espands plus larmes d'œil.
 Courre en ton cuer ceste flamme allumée,
 Tu iouyras de celle qu'as aymée.
 Metz ton esprit hors de ceste prison,
 Repren soulas, reconure guerison.
 Pour receuoir le fruit tant receuable.
 De ton espoir, qui n'est point deceuable,
 Titus oyant tel aduertissement
 Entremeslé de doux blandissement,
 D'autant qu'au cuer grand liesse luy monte,
 D'autant sa face en a rougi de honte.
 Et d'autant plus qu'est bonté cordiale
 En Gisippus, humain & liberale,
 D'autant Titus a l'accepter & prendre
 Se voit honteux, & ne l'ose entreprendre.
 Dont luy perdant le pouuoir de plover,
 En respondant ces mots va proferer.
 O Gisippus, ta grand munificence,
 Et amitié, me donne congnoissance,
 Du bon vouloir, que ton cuer me depart,
 M'aduertissant de ce que de ma part
 Faire ie doy, pour loyaument respondre

Laise de Ti-
 tus voyant
 l'offre de Gi-
 sippus sur la
 iouysance de
 ses amours.

Ata

L'HISTOIRE DE TITVS,

*A ta bonté, digne de m'y semondre.
 Dieu ne me doint reproche tant infame,
 Que ie consentz a receuoir pour femme
 Celle, de qui fortune par vn don
 T'a faict l'octroy, & total abandon,
 Commez a celluy qui en est le plus digne.
 Si ellz eust veu que de la vierge insigne
 I'eusse le liét par raison merité,
 Tu ne serois d'ellz, a la verité,
 Encores moins vn autre, possesseur.
 Vse donc seul, ioyeux, tranquille, et seur,
 Du riche don de ta douce fortune,
 En me laissant au mal qui m'importune,
 En me laissant espandrez vn lac de pleurs,
 Et endurer mes martelles douleurs.
 Qui ne seront de moy point separées,
 Douleurs, que m'a fortune preparées,
 Commez a celluy qui ne merite point
 Vn si grand bien, dont le desir m'a poingt.
 Et pour certain, ou fin prendront mes larmes,
 Ou augmentant mes douleurs, & alarmes
 Ie prendray fin, pour de telle souffrance
 Finablement me mettrz a deliurance.
 Ha cher amy (Gisippus respondit)
 Si onc a eu nostrz amytié credit
 Tel que ie puisse enuers toy faire tant,
 Que d'obeir a mon veuil soys contant,*

En

ET GISIPPVS.

En cest endroiect lequel ie te presente,
 Gist mon desir, ou par gracc presente
 I'ay propose vser du benefice
 D'amytie prompt en son loyal office.
 Et sil te plaist ne reiecter arriere
 Me a vouldunté vsant d'umble priere,
 Lepouruoiray a ce que Sophronie
 En bref te soit par mariagg vnie.
 Et y mettray telle forc et pouuoir
 Que d'amytie commande le debuoir.
 Long temps y a que i'ay la congnoissance
 Combien Amour ha de forc et puissance,
 Qui bien souuent meine les amoureux
 A desconfort, et obit douloureux.
 Bien i'apperçoy ô cher amy, helas,
 Qui Amour te tient tant en ses traictz, et laqs,
 Que de celluy tant amoureux martyre
 Ton cuer nauré a peine se retire.
 Ne que ce cuer cesse de sousspirer,
 Ne l'oeil de pleurs sa lumiere empirer,
 Et si Amour par flamme trop ardente
 Te met a Mort, qui me soit euidente,
 Pouuoir ie n'ay, ne le vouldoir de viure,
 Car ie seray bien tost prest de te suyure,
 Si ie n'auoy doncques autre raison
 Que de l'amour qui des longue saison
 Nous a liez, viure ie te desyre,

La force
d'amour.

L'HISTOIRE DE TITVS,

*Si qu'avec toy longuement ie respire.
 Et sache amy ceste cause Vallable
 Par qui sur tout m'est ta vie agreable.
 Tienne sera donc Sophronix, affin
 Qu'a ta langueur nous puissions mettre fin.
 Veu quil seroit d'en trouuer difficile
 Autre plus belle amyable & docile.
 Et de qui plus tu puisses seurement
 Avoir de bien, plaisir, & traictement.
 Et de ma part, ie m'en diuertiray
 Et mes amours ailleurs conuertiray,
 Car ce faisant (non sans travail extreme)
 Satisferay a toy, & a moy mesme.
 A quoy (peult estre) enclin tant ne serois,
 Et vn tel bien ie ne pourchasserois,
 Si cestoit tant rare & exquise chose
 De rencontrer vne amy & Espouse,
 Que de trouuer vrays & loyaux amys,
 Ce qui n'est pas communement permis.
 Et pour ce donc que c'est chose prouuee
 Qu'une autre femme incontinent trouuee
 Par moy sera, & que ie puis prouuer
 Qu'un vray amy n'est facile a trouuer,
 I'aymetrop mieux perdre ma femme en somme
 Qu'amy auquel loyaulte se consume.
 Et (qui plus est) perdue ne l'auray
 La te donnant, car pour vray ie scauray*

Chose plus
 facile de
 trouuer fē-
 me, que vn
 fidele &
 vray amy.

Que

ET GISIPPVS.

Que d'un bon heur & richesse commune
 Je l'auray mis à plus haulte fortune.
 Et ne sera de moy onc entendu
 Que i'ay ainsi mon vray amy perdu.
 Donc si vers toy en aucunes manieres
 Peuent auoir quelque effect mes prieres,
 Te te supply qu'en chassant maladie
 Presentement ton vouloir s'estudie
 A consoler non toy tant seulement,
 Mais moy aussi par mesmes allegement,
 En esperant d'auoir la liberté
 Ou ton desir ardent s'est arresté.
 Titus alors tant rougissant de honte,
 Que du flābeau d'amour qui son cuer dompte,
 Et de l'octroy de Gisippus aussi,
 Reprent vigueur, & va parler ainsi.
 En doubte suis, Gisippus, ie te iure,
 Sur tes propos, & point ie ne m'assure,
 Ou si ie doy a mon desir complaire,
 Ou a ton veuil gracieux satisfaire.
 En doubte suis si ie doy obeir
 A ce que dis si fort te resjouyr,
 Et si ie doy executer le poinct
 Dont ta priere, & mon desir me poingt.
 Et pour autant que ta bonté tesmoigne
 Quelle surmonte en grandeur ma vergoigne.
 Ce que tu veux, ce que consens, & quiers,

Laſſion de
 graces de
 Titus, a loſ-
 fre de giſip-
 pus.

Je

L'HISTOIRE DE TITVS,

Ie veux, consens, & feray volontiers,
 T e priant croire indubitablement
 Que ie diray perpetuellement,
 Sans varier, & sans changer d'enuie
 Que ie te doy mon Espouse & ma Vie.
 E n suppliant les haults, & puissants Dieux.
 De m'estre tant benins, & gracieux
 Que ie te monstre vn iour l'experience
 Combien vers toy i'ay de beneuolence,
 D'amour, & foy, pour te monstrier combien
 I'ay agreable vn si souuerain bien
 L'effect duquel (quand bien ie le recorde)
 Monstre enuers moy ta grand'misericorde.
 Ou i'ay espoir (sans en cela fleschir)
 Tant d'augmenter tes biens pour t'enrichir,
 Que par moyens certains et fauourables
 T e faire voye aux estats honnorables.

Lors Gisippus respond pour cest affaire
 (Amy Titus) plus seurement parfaire,
 V n tel conseil neccessaire me semble.
 (Comme il sensuyt) pour l'accomplir ensemble.
 Tu scais assez, & rien plus seur n'ya
 Que fiancéz a moy Sophronia
 N'a pas esté, sans consultations
 De ses parentz, & meditations.
 Dont a present si ie la repudie,
 Il est certain (sans que ie le te die)

Lafluce de
 Gisippus
 pour faire
 iouyr de
 Sophronia.

Quoi

Qu'on en verra tumultes apparens,
 Et trouble grand entré amys & parents
 D'elle & de moy, et ne voudrois tenir
 Compte, du bruit qui en pourroit venir,
 Mais ie crains fort qu'autre malheur en sorte
 Si cela est conduict en ceste sorte.
 C'est asçauoir qu'en piteux changement,
 On la fiancé a autruy promptement,
 Si que soyons trop tard lors arriuez,
 Et toy et moy de nostré espoir priuez.
 Et pour autant ie suis de cest aduis,
 (Si tes vœux sont de mon conseil raius)
 Que ie m'employé a cela sagement,
 Comme i'auois dict au commencement.
 C'est asçauoir qu'a ce ie me dispose
 A venir chez moy, ainsi que mon Espouse,
 Sophronia, en faisant les negoces
 Solemnisez par coustume de nopces.
 Puis avec elle iras furtiuement
 Prendre le fruit d'heureux embrassement.
 Qui se fera sans ordure et sans crime
 Ainsi qu'avec ta femme legitime,
 Puis quand viendra l'opportune saison
 De descouvrir tout le faict par raison,
 Nous le ferons, et si les parents d'elle
 Importunez ne sont de chose telle,
 Il n'aduiendra sinon que bien apoint,

Et

L'HISTOIRE DE TITVS,

Et ou le faict ne leur complaira point,
 A tout le moins tu auras assurance
 D'auoir le fruit de ta longue esperance.
 Puis si vn faict qui vient a son effect
 N'a le pouuoir de n'auoir esté faict,
 Les parents pris d'une telle surprise
 Contraincts seront d'approuuer l'entreprise.
 Telle cautelé a Titus plaisoit fort.
 Dont il receut guerison & confort.
 Et Gisippus en forme solennelle
 Mene chez luy son Espouse nouvelle.
 A donc se faict des nopces l'appareil,
 Et le festin illustre & nompareil.
 Les instruments doucement escoutez,
 En la maison sonnent de tous coustex.
 Or sur le point de la nuit costumiere
 Flambeaux ardents espandent leur lumiere.
 Sophronia vierge noble au gent corps
 Conduicte fut par les matrones lors
 Dedans le liét nuptial, sous l'attente
 Du fruit d'amours, qui deux conioincts cõtène.
 Le liét adonc auquel Titus couchoit,
 Au propre liét de Gisippus touchoit,
 Ou a peu pres, pour le moins de sa Couche
 On peut aller au liét ou Titus couche.
 Or Gisippus, pour sa promesse atteindre,
 Sen va soudain tous les flambeaux estaindre.

Ad.

ET GISIPPVS.

Admonnestant Titus d'entrer au liēt
 De Sophronix, en amoureux deliēt,
 Dont tout honteux Titus en sa pensée
 Voulut laisser la chose commencée,
 Mais Gisippus (qui non moins par effect
 Que de parolx vn si bon tour luy faiēt.)
 Apres plusieurs propos longs et diffus,
 Qui a tel offre opposoient le refus,
 Finablement il contrainēt le ieunx homme
 D'entrer au liēt qui nuptial se nomme.
 Ven que la Nuiēt vmbreuse preparoit
 Le voilx obscur qui sa craintx asseuroit.

Des que Titus au liēt fit son entrée,
 Entre ses bras la belle rencontrée,
 Luy commença vn tel propositenir,
 Voules vous pas ma femme deuenir?
 Elle pensant sous la nuiēt clandestine,
 De Gisippus ouyr la voix benigne,
 A ceste voix, qui contentoit ses vœux,
 Bien doucement respondit, ie le veux.
 Adonc Titus ioyeux en son courage,
 Luy met au doigt l'anneau d'exquis ouurage,
 Accoustumé au nuptial debuoir.
 Puis ayant d'aisx autant que peut auoir
 Vn vray amant, baisant la bouche d'elle,
 Luy diēt, ie suis vostre mari fidele.
 Soudain avec contentement entier,

Les nopces
 clâdestines
 de Titus, &
 de Sophro-
 nia femme
 de Titus,
 pensant que
 ce fust Gisip-
 pus.

C

Amour

L'HISTOIRE DE TITVS,

Amour les mene au desyré sentier
 De volupté, Titus lors s'appareille
 De la baiser en sa bouche vermeille,
 Et elle luy d'un baiser liberal
 Representant deux leures de Coral.
 Titus touchant ses deux tetins, prent gloire,
 Et les compare a deux boules d'yuore,
 Dont au milieu semble que soit assise
 Ou vne fraixe, ou vermeille Cerise.
 Finablement tous deux sont peruenus
 Au doux plaisir de ma dame Venus,
 Plaisir si grand, & incomprehensible
 Qu'il est d'escrire a ma plume impossible.
 Par plusieurs nuicts de leur felicité
 Les deux amants iouyssants ont esté,
 Sans que sçauoir Sophronia peust oncques
 Qu'ainsi Titus fust son Espoux adonques,
 Parce qu'auant la claire Aube du iour,
 Il se leuoit sans faire au liét sejour.
 Or comme on voit quil n'est si grand lieffe,
 Qui quelquefoys ne soit pleine d'angoisse,
 Et que fortune aux hommes n'est long temps
 Pour l'entretien de leurs plaisirs contents,
 Pendant qu'ainsi a pleins esiouyssance
 De ses amours Titus ha iouyssance,
 A Rome lors par fortune improspere
 Meurt Publius, qui de Titus fut pere.

Parque

ET GISIPPVS.

Parquoy luy est faict aduertissement
 De tost aller a Romę expressement,
 Pour disposer de toutes ses affaires,
 Biens successifs, & choses necessaires.
 Titus oyant ce certain mandement,
 Delibera d'emmener prudemment
 Sa femme a Romę, & ce cas qui le pique,
 A Gisippus au long il communique.
 Mais cela faire asses facilement
 Ne se pouuoit, sans que premierement
 Par si long temps ceste chose couuerte
 A Sophronix eust esté descouuerte.
 Dont en secret tous deux l'ont appelée,
 De poinct en poinct la chose est reuelée.
 Ou par raison solide, visuellement
 Titus confirme vn tel euenement.
 Sophronia fort triste, & esplorée
 D'ouyr cautel & ainsi elabourée,
 Va regarder l'un, l'autre de trauers,
 De Gisippus blasfant le faict peruers.
 Et sans mot dire, avec pleurs apparens
 S'en retourna vers son pere, et parents.
 Leur racompta de Gisippus la fraude,
 Dont leur vouloir, & le sien il defraude,
 Et qu'elle n'est ioincte par vnion
 A Gisippus, sous leur opinion,
 Mais que Titus par deceug vnité

La tristesse
 de Sophro-
 nia se voyant
 par cautele
 estre femme
 de ritus, et
 non de Gi-
 sippus.

C ii Auoir

L'HISTOIRE DE TITVS,

Auoit iouy de sa virginité.
 Ce faict sembla par trop inique au pere.
 De Sophronix, & plein de vitupere,
 Dont plus marry que coustumierement,
 A ses amys se plainct amerement,
 A ceux'aussi de Gisippus racompte.
 Le faict rempli de vitupere & honte,
 Si qu'en bref temps par altercation
 S'esmeut entr'eux grande contention.
 Et Gisippus par improspere yssue,
 Non seulement la hayne en a receue
 De ses parents, mais de tous les amys.
 De Sophronix en vn grand trouble mys.
 Qui des deux parts dient que de ce crime
 Il est besoing que tost on le reprime.
 Et Gisippus a ce contredisoit,
 Et pour defense (au contraire) disoit,
 Qu'il auoit faict chose honnestre, & bien telle,
 Qu'il luy en est deue grace immortelle
 Par Sophronix & ses parents aussi,
 De l'auoir mis en mariage ainsi
 Auec Titus, dont le lignage illustre
 Plus que le sien auoit d'honneur & lustre.
 En remonstrant le scauoir de hault pris
 Qui en Titus estoit aussi compris.
 Titus oyant ce debat & murmure,
 Dedans son cueur grand passion endure.

Or

ET GISIPPVS.

Or ſçauoit il d'experience entiere
 Eſtre des Grecs la couſtumꝝ et maniere,
 Que de menacꝝ, & de contentions
 Ilz vſeront, en grands emotions,
 Juſques a tant que de virilꝝ audace,
 Viennent aucuns reſpondre a leur menace.
 Et quilz ſont lors non ſeulement peureux,
 Mais ſans proeſſe, & moins cheualeureux.
 Parquoy Titus ne voulant leur iniure
 Plus endurer, ne leur plaincte aigre & dure,
 Armé d'un' cuer Romain, ou il ſe fonde,
 Et decoré d'unꝝ Attique faconde,
 De Giſippus & Sophroniꝝ avec
 Il aſſembla tous les parents illec.
 De Giſippus ſeul ayant compagnie
 Ceſtꝝ oraiſon d'eloquence garnie
 (Comme il ſenſuyt) prononce a haultement.
 Maint Philoſophꝝ eſt de conſentement,
 Que des humains les faiëts (par euidence)
 ſont gouvernez par ſage prouidence
 Des Dieux puiffants, et que tout (en eſſect)
 Ce que voyons par nous penſé & faiët,
 Deuoit venir, comme par deſtinée,
 Et vouldté du Ciel preordonnée.
 Si ceſt aduis des philoſophes ſages
 Eſt viſuement compris en noꝝ courages,
 On peut par la aſſez appercevoir,

L'oraiſon de
 ritus aux pa
 rents de Gi-
 ſippus.

C iiii

Que

L'HISTOIRE DE TITVS,

Que qui ne veult leur dire recevoir.
 S'estime plus que les Dieux immortelz
 Estre prudent, qui toutesfoys sont telz,
 Qu'auons par eux accidents raisonnables,
 Que nous voyons tousiours estrz immuables,
 Et nous fault croire en chascune saison,
 Que sans erreur, & par bonne raison
 Sommes regis en ce monde moleste
 Par les haults Dieux de puissance celeste.
 Car ce seroit temerité brutale
 De resister a volonté fatale,
 Et a l'arrest immuable des Dieux,
 Qui changent tout d'un seul petit clin d'yeux.
 Et deburoit on punir ceux griefuement,
 Lesquelz on voit blasmer arrogamment
 Choses, qui sont des Dieux predestinées;
 Qu'on voit venir, selon les destinées
 Et vous voyant auuglez en cestz vmbre,
 Je vous puis bien estimer de ce nombre,
 En recitant les choses que vous dictes
 De iour en iour, & a ce contredictes
 Dont le mary suis de Sophronia,
 Ou toutesfoys point de crimz il n'y a,
 Bien qu'elle fust selon vostre pensée
 A Gisippus promis & fiancée.
 Et vous conuient consyderer comment
 Les Dieux auoint des le commencement

Constitue

Constitué, qu'en mariage i'eusse
 Sophronia, & seul son mary fusse.
 Ce qui appert auiourdhuy clairement,
 Mais pour aut'ant que fort obscurément
 De ceste grand providence diuine
 On peult parler, raison ailleurs m'encline,
 Et vseray d'humainę inuention
 Tant seulement, & communę action.
 En quoy conuient que deux choses ie face
 (Bien qu'elles soient loing de mes meurs & grace)
 La premierę est que ie me ventę & prise,
 L'autrę est qu'aussi les autres ie desprise.
 Mais ie feray cela modestement,
 Et par raison assez honnestement,
 Si que par moy Verité delaissee
 Ne sera point, mais dictę & confessée.
 Vostre rigueur qui par tout se publie
 Pauvre en sagesse, abundant en folie
 Cruellement Gisippus tancę & blasme,
 En lui faisant grand vitupere & blasme,
 Dont en n'vsant de conseil que du sien
 Il m'a voulu pourchasser tant de bien
 De m'auoir femme & amye donnée
 Que luy auiez par conseil ordonnée,
 En quoy conuient Gisippus aduohier,
 Et grandement en cela le louer,
 Ce que i'entends rendre clair, & probable,

L'HISTOIRE DE TITVS,

Et confirmer par argument vallable.
En premier lieu cela scauoir vous fault
Que Gisippus d'un vouloir noblx & hault
A faict vn tour que doit l'amy fidele
Faire a l'amy, qui d'amytié l'excele.
Et est son faict en ce tant euident,
Qu'il est trop plus, que le vostre, prudent.
Je laisseray pour cestę heure presente
Les saintes loix qui amytié represente,
Et ce qu'il fault par leur commandement
Pour l'amy faire assiduellement:
Me contentant seulement de vous dire
Que le lien d'amytié peut suffire
A annexer les courages humains,
Plus que le droict de noz freres germains,
Car nous auons les parents par fortune,
Qui en cela est a chascun commune,
Mais des amys acquis par vn don rare
Nostre amytié i'amaïs ne se separe.
Parquoy ne doit s'esbahir nul de vous,
Si Gisippus m'aymant par dessus tous,
A plus aymé ma vie, & accointance;
Que vostre amour, & commune alliance.
Or le second argument declairons,
Par qui monstrez assez nous esperons
Que Gisippus passe vostre prudence.
Et si des Dieux, & de leur prouidence

Rien

ET GISIPPVS.

Rien ne sçauex, encor moins l'amoitié
 sçauex que cest du deuoir d'amitié.
 Or auiez vous (ainsi comme il me semble)
 Et Gisippus, accordé tous ensemble
 Sophronia, pource que ieune est il,
 Et Philosophus excellent, & subtil.
 Et Gisippus d'amiable largesse
 L'en a fait don, congnoissant ma ieunesse,
 Et congnoissant que i'estois Philosophe
 Ainsi que luy, & de non moindre estofe.
 L'Athenien ellz estoit sous la main,
 L'Athenien la donna a vn Romain.
 Entre les mains d'un noble l'auiez mise,
 En plus hault lieu Gisippus la transmise,
 Et Gisippus l'auiez donné en somme.
 Mais Gisippus la donna a plus riche homme.
 Car vous promist elle fut trop soudain
 Et Gisippus, qui l'auoit en desdaing.
 Et Gisippus en a fait vn present
 A son amy, que vous voyez present,
 Qui l'ayme plus que les biens de fortune
 Et uictorise d'une faueur commune,
 Qui l'ayme plus que sa vie, & salut
 Puis qu'Amour faire vn tel bien me voulut,
 Et pour monstrier (ce que ie certifie)
 Combien ie vaulx en la Philosophie,
 De mon parler, de ma vacation,

Vous

L'HISTOIRE DE TITVS,

Vous en pourrez tirer probation,
 A Gisippus d'age ie suis semblable.
 Tous deux auons d'un vueil non dissemblable
 E étudié aux lettres, & d'un gré
 Tous deux venus a vn mesme degré.
 Mais ie ne puis nier choses certaines
 Que suis natif de Rome, & luy d'Athenes.
 Et sil conuient disputer de la gloire
 Des deux pays, il est clair & notoire,
 Que Rome, lieu de ma natiuité,
 Est libré, ayant supremé auctorité,
 Et Gisippus est né dans vne ville
 Qui doit tribut a Rome & est seruite.
 Ie suis natif de ville florissante,
 A qui la Terré est toutz obeissante.
 Et Gisippus d'un pays est naissant
 Qui est au mien serf, & obeissant.
 Ie suis natif d'une villé aux alarmes
 Prompté, & ayant la science des armes,
 Semblablement des lettres et sçauoir.
 Mais Gisippus ne peult tel los auoir
 Par son pays, qui sans art d'armature,
 N'est decoré que de literature.
 Et bien qu'au lieu ou l'estude poursuis,
 Vous estimez que de bas lieu ie suis,
 Ce neantmoins vertu me morigine,
 Et ne suis né d'une basse origine.

Me

ET GISIPPVS.

Ma maison est a Rome en bruit haultain,
 Qui peult donner tesmoignage cert ain
 De mes maieurs, & non pour cause folle
 Les tiltres sont escripts au Capitole,
 Dont on congnoist les grands triumphes faicts
 Par mes parents, & leurs gestes & faicts.
 Et a present encores n'est estainct
 Le nom de nous, qui a si hault attainct.
 Mais iour en iour de plus en plus s'augmente,
 Et noz honneurs la memoire excellente.
 Je laisseray, de honte qui me presse,
 Et raconter mon exquisite richesse,
 Consyderant qu'honneste pauureté
 Un copieux patrimoine a esté
 Des Citoyens de Rome treshumains,
 Qui ont honneurs, & honneurs ont eu maints.
 Et si selon l'aduis du populaire
 Pauureté est vice qui doubte desplaire,
 Et si richesses en honneur fault auoir,
 Ay tant de biens, & un si grand auoir,
 Que fortune ha pour moy tel soing & cure,
 Qu'en son gyron ie pren ma nourriture.
 Je sçay asses que ceste affinité
 De Gisippus, & consanguinité
 Vous eust esté bien chere & delectable,
 Mais ie ne doy moins vous estre agreable,
 Si vous pensez au diligent debuoir

Que

L'HISTOIRE DE TITVS,

Que ie feray de bien vous recevoir
En ma maison & demeure Romaine.
Ou par conseil & diligence humaine
Ie m'emploiray, pour en tout vous entendre,
Ou il sera besoing de vous defendre.

Qui est celuy doncques qui prisera
Vostre conseil, & qui desprisera
De Gisippus le faict tant raisonnable,
Qui ne vous peult estre que profitable?
D onc Sophronie entréx est sans delict
Auec Titus dans le nuptial liét,
Auec Titus noblx, & de racx antique,
Riche Romain, illustre, & magnifique,
Et cher amy de Gisippus, qui est
S age, & qui faict en vertu son arrest.
Et si aucun comparoist a cestx heure
Qui pour cecy trop se contristx ou pleure,
Il n'ha raison dont il soit soupirant,
Commx en son faict aueuglx, & ignorant.

Aucuns diront (peult estrx) en ces attaintes,
Que Sophronie en faict iustes complainctes,
Non que Titus ores soit son mary,
Mais qu'ellx ha plus le cueur tristx et marry,
De l'auoir eu par inuention telle,
Deception, & nocturne cautele,
Sans que du faict a fraude conuerti,
De ses parents vn seul fust aduerti.

Mais

ET GISIPPVS.

Mais il ne fault cela trouuer estrange,
 Veun qu'un tel faict est digne de louange.
 Je laisse la celles qui aux marrys
 Joinctes se sont, parents de ce marrys.
 Pour le present ie ne parle de celles
 Qui ont laissé les maisons paternelles,
 Pour s'en aller avec leurs amououreux,
 Estants plus tost les concubines d'eux
 Que selon Dieu leurs legitimes femmes:
 Je laisse la celles de cueur infames
 Que nous voyons estre plus tost enceintes,
 Que confirmer de bouche les loix saintes
 De ce lien, qui permet d'aprocher
 Deux cueurs vnies en vne mesme chair.
 Qu'il est clair que point n'ha d'infamie
 Sophronia, ma desyrée amye.
 Mais loing d'abus, & pourchas criminel,
 Satisfaisant a l'ordre solennel
 Par Gisippus amy que tant i'estime,
 M'a esté faict & Espouse legitime.
 Je scay qu'aucuns se plaignent grandement
 Dont Gisippus a faict trop hardiment
 Ce mariage, & que d'un tel affaire
 De se mesler il n'auoit point affaire.
 Mais ce sont la complainctes sans raison
 Que femmes font estants en leur maison.
 Ne voyons nous au temps qui est muable,

Fortu-

L'HISTOIRE DE TITVS,

Fortunę vser de conseil variable?
 Et que d'engin different, cault, & fin,
 Elle conduict toutes choses a fin?
 Que m'en est il si Gisippus a faict
 Choses, qui ont a mon gré satisfait?
 Que men est il si la chose parfaicte,
 Furtiuement, ou en public est faicte,
 Veu que la fin ne sen peut reprouuer,
 Et que pour bonnę on la doibt approuuer?
 Dorefnauant pouruoir m'est necessaire,
 Qu'un imprudent n'entende a mon affaire,
 De ce pourtant qu'a mon proffit ie voy
 Rendre amplement graces ie luy en doy.
 Semblablement si i'ay de Sophronie
 Sans vostre sçeu, la noble compagnie
 A tort blasmez de Gisippus le faict,
 Qui est vtilę, et vient a bon effect.
 Si toutefois vous auez desiance
 De son esprit, & de sa suffisance,
 Dorefnauant faictes vostre debuoir
 Qu'a marier il n'ait point de pouuoir.
 Et seulement de ce quil a faict bien
 Graces debuez luy rendre d'un tel bien.
 Oultre il conuient que vous ayez notice,
 Qu'en cela rien ie n'ay faict par malice.
 Et que par moy vostre noble lignée
 Ainsi n'a point esté contaminée

ET GISIPPVS.

Car bien qu'avec dissimulation
 De Sophronix ay eu fruition,
 A tout le moins ie ne l'ay point forcée,
 Ne contemné vostre tant exaulcée
 Affinité, mais me voyant surpris
 De sa beaulté d'incomparable pris,
 Craignant aussi que i'eussé esté confus,
 (La demandant) par vn rude refus,
 Et qu'eussiez crainct, cōme d'estranger homme,
 Que moy Romain l'eussé emmenée a Rome,
 Veue qu'elle estoit vostre soulagement,
 Et que l'aymiez affectueusement,
 I'ay lors vsé (ce poinct ie vous confesse)
 De cest engin, & couuerte finesse,
 Mais a present manifesté a voz yeux,
 Qui a rendu Gisippe curieux
 De rendre ainsi mon attenté assouuie,
 M'offrant le bien dont il n'auoit enuie.
 Et (qui plus est) bien que i'aymassé fort
 Sophronia, sans point vser d'effort,
 Et sans amant impudique apparoir,
 Son legitime Espoux i'ay voulu estre.
 Et en cela elle vault pour le moins
 Deux suffisants, & vallables tesmoins,
 Que ie n'ay eu le plaisir de sa chair,
 Sans qu'elle vint premier ma main toucher,
 Et sans les mots accoustumez de dire,

Bt

L'HISTOIRE DE TITVS,

Et don d'anneau, pour confirmer mon dire.
Ou quand l'anneau au doigt ie luy appose,
Luy demandant si estre mon espouse
Elle vouloit, apres m'auoir ouy.
Elle respond bien sagement, ouy.
Si ellx en a inimitié conceue
Encontre moy, disant qu'ellx est deceue,
La faulte a moy n'en conuient imputer,
Mais son erreur en cela reputer,
Pource que mis auoit en oubliance
De demander mon nom, & alliance.

Doncques voila le crime detestable,
La fraude grand, iniqux & excecrable,
Voila le grand vitupere, & malheur,
Que moy mourant d'amoureuse chaleur,
Ay perpetré, estant accompagné
De Gisippus, qui n'a rien espargné
A me lier par nopce clandestine
A Sophronix, ou tout mon cueur s'encline.
Voila pourquoy Gisippus vous tancez.
Et contre luy tant d'opprobre aduancez,
Voila pourquoy avec fieres audaces
Vsex vers luy d'iniurx, & de menaces.
Mais ie vous pry me dirx et proposer
Quel plus grand crime & delict imposer
Luy pourriez vous, si ceste vierge Attique
Il l'eust donné a vn homme Rustique?

ET GISIPPVS.

A homme serf? ou plein d'iniquité?
 Quel torment lors auroit il merité?
 Quelle prison pourriez vous lors eslire
 Qui a punir Gisippe peust suffire?
 Mais laissons la ces propos & contends.
 Presentement est aduenu le temps
 Duquel si tost n'esperois l'aduenture,
 C'est que mon perx est mis en sepulture.
 Dont aduancer me fault mon partement
 Tout droit a Rome, & sans retardement.
 Et pour autant qu'aussi ie me dispose
 Auecques moy d'emmener mon Espouse,
 J'ay bien voulu le vous communiquer,
 Pu si voulez bon conseil appliquer,
 Et de monstrier de vertu l'apparence.
 Vous le prendrez en bonne patience,
 Car si i'eussé eu aucune affection
 D'user de fraudé & de deception,
 Je pouuois bien laisser mon Espousee
 Entre voz mains surpris & abusée.
 Mais des haults Dieux il ne me soit permis
 Que par moy soit vn tel crime commis,
 Et qu'en Esprit Romain noblx et sans vice
 Iusse loger vn si grand malefice.
 Mais ie estoit donc Sophronix aux beaux yeux
 Tant par l'arrest & volonté des Dieux,
 Que par l'esgard de toute loy humaine,

D

Qui

L'HISTOIRE DE TITVS,

(Qui a bon port mon esperance meine)
Que par l'engin de mon amy tant cher,
A qui ne fault sur ce rien reprocher,
S emblablement par l'astucx amoureuse
D ont i'ay receu volupté sauoureuse.
A u demeurant vous qui vous reputez
Plus que les Dieux, & sans loy disputez.
D e vous prouuer par deux causes i'espere,
Q u'a tort tournez ce faiçt a vitupere.
L a premierx est qu'en vous raison n'ya
S i me voulez oster Sophronia.
L a secondx est que sans droit ne querelle,
A Gisippus voulez pique mortelle.
A nquel (si bien ses droictz sont maintenus)
V ous estes fort obligez & tenus.
E n quoy combien est grand' vostrx ignorance.
I e n'en feray plus longue demonstrance
P our le present, mais comme vostrx amy.
I e vous supply que debat ennemy,
I re, couroux, discords, contumelies,
E motions par vous soint abolies.
E n me rendant Sophronix en mes mains,
P our l'emmener au pays des Romains.
O u mes parents d'un gracieux recueil
L a receuront en venerablx accueil,
O u a iamais vostrx affin receuable
M e trouuerez & amy redeuable.

Ca

ET GISIPPVS.

Car ce qui est en cecy par moy faict,
Estre ne peut qu'ainsi ne soit parfaict,
Ou soit que puisse vn tel cas vous complaire
Ou aduenant quil vous puisse desplaire.

Mais si voulez en courraux persister
Pour a mon bien tant requis resister,
De Gisippus vous ostant la presence,
L'emmeneray a Rome en diligence.
Ou paruenu, fauldra que ie m'esforce,
M'al gré voz mains, & toute vostre force,
De recouurer celle qui est ma femme,
Sans quil y ait crime qui le difame.
Et excerceant inimitiez horribles
Auec vous, & alarmes terribles,
Vous monstreray quelles emotions
Ont des Romains les indignations.
Des que Titus eut la fin imposée
A l'oraison longue, & bien disposée,
En fier regard de son lieu se leua,
De Gisippus prendré la main il va,
Et en faignant quil tient a grand mespris
Toux ceux, qui ont contre luy entrepris,
Branslant le chef plusieurs foyz par audace,
S'absente d'eux, comme vsant de menace.
Adonc tous ceux qui la sont demourez,
Tant par ses vifs arguments proferez,
Furent esmeus, que de sa voix derniere

D ii

Les

L'HISTOIRE DE TITVS,

Les menaceant d'une telle maniere.
 Parquoy entré eux, ainsi qu'en plein concile,
 Conclurent tous, qu'il estoit plus vrile
 De receuoir Titus pour allié,
 (Quand Gisippus s'estoit d'eux deslié)
 Qu'auoir perdu Gisippus leur amy,
 Et auoir faict Titus leur ennemy.
 Dont tous vnis d'un cueur inseparable
 Ont a Titus monstré œil fauorable,
 En consentant qu'à luy soit a iamais
 Sophronia conioincte deormais.
 Et en disant quilz ont pour acceptable
 L'affinité, d'un homme tant notable.
 Et ont aussi faict leur loyal debuoir,
 De Gisippus pour amy receuoir.
 Alors se font banquets, festiuitex,
 De toutes parts amys sont inuitez,
 La parenté a soulas s'est rangée,
 Et leur tristesse en soulas est changée,
 Puis Sophronix a Titus ordonnerent,
 Et a son veuil du tout l'abandonnerent.
 Laquellx, ainsi qu'à Matrone prudente
 Appartenoit, meict son amour ardente
 Avec Titus, & le cueur luy depart
 Dont Gisippus premier auoit sa part.
 Puis s'en alla a Rome honnestement
 Avec Titus, ou magnifiquement

La

ET GISIPPVS.

La parenté de Titus l'a receue,
 Parenté noblę en tous lieux apperceue.
 Pendant qu'à Rome est Titus honoré,
 Gisippę au lieu d'Athenes demouré
 Par vn chascun estoit en haynę & honte,
 Et ne seruoit que de fablę et de compte,
 Qui en brestemps par querelleux proces
 Eut de fortunę vn si mauuais acces,
 Qu'il fut reduit en pauureté extreme,
 Calamité, & misere de mesme,
 Et (dont il fut plus fasché et puni)
 Atheniens l'ont d'Athenes banni,
 Dont longuement par malheur qui le presse,
 Il est errant en miserablę oppresse.
 Puis par espoir qui ne le laisse pas,
 Tout droict a Rome il adresse ses pas,
 Pour esprouuer par claire congnoissance
 L'amy Titus, & sa beneficence.
 Et congnoissant que lors Titus viuoit,
 Et grands faueurs, & richesses auoit,
 Gisippus vient droict a son domicile,
 Hault eleué, & de tous biens fertile,
 A l'huys duquel il s'arrestę attendant
 Que de retour Titus soit ce pendant,
 Voycy Titus qui reuiet tout a l'heure
 Du grand Senat, & entrę en sa demeure.
 Et Gisippus, qui par calamité

Gisippus bā
 ni d'Athe-
 nes va à Ro-
 me vers rit⁹

D iii Dont

L'HISTOIRE DE TITVS,

D ont il se voit mis en extremité
 N'osé a Titus de parollę apparoiſtre,
 T asche pourtant a se faire congnoiſtre,
 En se monstrant mal accouſtre & nu,
 Pour eſtre ainſi de ſon amy connu.
 Mais pourtant quil ha face empirée,
 Piteux maintien, & Robbe deſcirée,
 Titus de luy n'eut aucune notice,
 Ce qui venoit d'erreur, plus que de vice.
 Dont Giſippus mal congnoiſſant cela,
 Fort ſe deſole, & croit que Titus l'a
 Bien recongnu, mais que pour la veſture
 Ou il l'a veu, de luy n'a tenu cure
 Parquoy ayant memoire du bien faiët,
 Qui a Titus par luy a eſté faiët,
 Tout courrocé il s'absente de la,
 Et en ſon cueur tant de triſteſſe il ha,
 Que de ſa viſe, & fortune proſpere,
 Entierement lors il ſe deſeſpere.
 Et quand la Nuiët s'aduança de venir
 Pour du clair iour la lumiere ternir,
 De faim et ſoiſ Giſippus aſſailli,
 Las ſans argent, ayant le cuer failli
 Et ia entrant en curieuſe enuye
 De ſoubheter la Mort plus que la vie,
 Dedans vn creux de la villę en vn coing,
 (Lequel des lieux habitez eſtoit loing)

Se

ET GISIPPVS.

Se retira, ou maint pleur esbandu,
 S'est en dormant sur la Terrę estendu.
 Or deux larrons suruiennent d'auanture
 Par my la nuit en ceste fossę obscure
 Pour diuiser de portion egale
 Ce que la nuit d'une vouldunté male
 Auoient pillé, mais en leur portion
 S'esmeut entrę eux telle dissention,
 Que le plus fort des deux, a causę iniuste
 Meict l'autre a Mort, qui estoit moins robuste:
 Ce que voyant Gisippus va penser
 Que pour sa fin douloureuxę aduancer,
 Il n'ha moyen qui plus luy puisse plaire,
 Sans de cousteau par sa main se defaire.
 Dont en ce lieu cauerneux s'est tenu,
 Iusques a tant que le preuost venu
 Auec ses gents, l'ait faict lier & prendre
 Comme meurdrier, ayant osé mesprendre.
 Interrogué en tout par le Preteur
 Va confesser de langage menteur,
 Qu'il ne vouloit rien luy estre remis,
 Et qu'il auoit l'homicide commis.
 Dont le preuost, qui lors Varron s'appelle,
 L'a condamné a la chorde mortelle.
 Titus alors au Pretoirę arriva
 Et contempler la face blefmę il va
 Du condamné et le recongnoissant,

D iiii

Ent

L'HISTOIRE DE TITVS,

*Eut vn remord, qui va son cuer blessant,
 S'esbahissant que muable fortune
 A son Amy porte telle rancune
 Et le voyant en extreme danger,
 De son secours, & de le soulager
 Ha grand desir, mais pour vn tel office
 Il ne voit point chose qui soit propice
 N'aucun moyen de fauorable loix
 Dont au Preteur va dirg a haulte voix.
 Varron, commandg, en exerçant iustice,
 C'est homme la, qui est sans malefice,
 Estre laissé, et exempt de torture,
 I'ay assez faict de mal & forfaiture
 Enuers les Dieux, d'auoir a Mort rendu
 C'il, que tes gens ont trouué estendu,
 Sans que plus grand iniurę aux Dieux ie face,
 De voir mourir celluy deuant ma face,
 Qui est sans crime, & doit estre excusé
 De ce dont luy s'est mesmes accusé,
 De ce Varron bien grandement s'estonne,
 Et en son cuer vn grand torment se donne
 Dont telz propos dictz en ceste maniere,
 Sont par Titus ainsi mis en lumiere.
 Et ne voyant pour son honneur & bien
 De diuertir d'equité le moyen,
 Il commanda, reuocant sa sentence,
 Que Gisippus fut mys a deliurance.*

Puis

ET GISIPPVS.

Puis il luy va dire ces propos cy
 (Present Titus) comme estois tu ainsi
 Hors de raison, de confesser & dire,
 Sans recevoir aucun mal & martyre,
 Que tu auoys perpetré le forfait,
 Qui onc par toy ne fut songé ne faict?
 Ne scauois tu que telle cause en somme
 Concerne Mort, ou la Vie d'un homme?
 Et tu disois, te voyant empestre
 Que tu auois tel crime perpetré,
 Sur ce Titus vient, qui pour le subside
 De Gisippus, confesse l'homicide.
 Lors Gisippus qui Titus regardoit,
 Sans plus doubter clairement entendoit
 Que pour sa vie & son salut defendre,
 Titus donnoit ces choses a entendre.
 Et quil auoit le cuer tant ennobli,
 De n'auoir mys son bien faict en oubly.
 Dont par pitié qui esment son courage,
 C'est moy (dist il en plorant) qui d'oultrage
 Ay mis a Mort celluy qu'on a trouué
 Mort pres de moy, et mon crime esprouué.
 Et la pitié de Titus qui est forte,
 Venant trop tard, trop tard me reconforte.
 Titus soudain le contraire disoit,
 Et au Preteur de dire s'aduisoit,
 Tu vois, Varron, que cest homme est estrange.

Et

L'HISTOIRE DE TITVS,

Et qu'au desir de la Mort il se range
Par desespoir, de cela t'aduisant,
Que pres du mort, sur la terre gisant
On la trouué, n'ayant en tel affaire
Glaive ou baston, pour a autry mesfaire.
Parquoy tu doibs le laisser impuni,
Puis qu'a bon droict ie doy estre puni.

Le Preteur lors de leurs dicts d'importance
S'esbahyssoit, & de leur grand constance,
Et ia son cuer en tel aduis estoit
Que nul des deux la Mort ne meritoit,
Et quand en luy il pense pour resouldre
Comment tous deux il pourra les absouldre,
Adonc survient Un ieune homme puissant,
Dict Publius en tous crimes versant,
Et bien congneu des hommes & des femmes
Par le renom de ses larcins infames.
Par luy estoit l'homicide commis
Pour qui ces deux en peine s'estoient mis.
Qui regardant l'un & l'autre innocent
Comme a la Mort sans offense il consent,
Meu de pitié, & se sentant coupable
De son forfait & delict excecrable,
De son plein gré au preteur se conduict,
En luy disant le propos qui s'ensuit.
Mes grands forfaits, & faulte constumiere
Font ô Preteur que ie mettx en lumiere

ET GISIPPVS.

Ce que i'ay faict, pour d'un cas apparent
 Mettre ces deux hors de leur different.
 Ne scay quel Dieu boult dedans ma pensèe
 Que par moy soit chose confessée,
 Qui me nuyra, de dire suis contrainct
 Le crime grand, qui ma pensèe estrainct.
 Sache, Preteur, doncques que nul des deux
 N'aperpetré ce meurtre tant hydeux,
 Je suis celluy qui ceste marinée
 Ay mis cest hommx a Mort infortunée
 En deuissant avecques luy la proye
 Que sur la nuit le larcin nous octroye,
 Du lors dormant i'ay cest hommx apperceu,
 Qui de mon faict, scandaleux, n'a rien sceu.
 Quant a Titus, ne fault que ie l'excuse,
 La grand vertu luy sert assez d'excuse.
 Son hault renom par legitimx effaict,
 Monstre quil n'a commis vn tel maifaict.
 Doncques de Mort l'un & l'autre deliure,
 Et a moy seul le iuste torment liure
 Qui par les droicts humains est ordonné.
 Grandement fut le Preteur estonné.
 Et ia la chose estrangx & incongnue
 Du Princx estoit aux aureilles venue,
 Et ouian les mande promptement,
 Tous troys venus sont a son mandement,
 Deuant lequel quand chascun d'eux declaire
 Narra-

L'HISTOIRE DE TITVS,

Narration, Vn chascun poinct declare.
 Le Prince vsant de son auctorité,
 Pardonnez aux deux, qui mal n'ont merité,
 Et en faueur de leur grand innocence
 Remect au tiers de son meurtre l'offense.
 Ce faiet, Titus soudain s'est aduancé
 Vers Gisippus, & quand il l'eust tancé
 Du cueur timide, & de sa defiance,
 Il l'embrassa en grand resiouissance,
 Puis doucement le mena des ce iour
 En sa maison pour prendre son seiour.
 Ou Sophronie en iettant larmes d'yeux
 Le reçoit lors d'un recueil gracieux.
 Et de la grace vsant qui est en elle
 Vse vers luy d'amytie fraternelle,
 Titus aussi d'habit la reuestu
 Qui conuenable estoit a sa vertu,
 Mettant en tout sa diligence & force
 Si que de bref Gisippus se renforce.
 Puis luy faiet part de son or & argent,
 Et le maryz a sa seur au corps gent
 Qui Fulvia par son nom s'appelloit
 Qui de beaulté & de meurs excelloit.
 Grand feste fut au festin demenée,
 La inuoqué fut le Dieu Hymenée.
 Propos ne fut que de s'esbatre & rire,
 Ce faiet Titus a Gisippus va dire.

De

ET GISIPPVS.

Des maintenant il te conuient ſçauoir.
 O cher amy, quil eſt en ton pouuoir,
 De faire icy avec nous demeurance,
 Ou emmener au lieu de ta naiſſance,
 Ta femme, & biens, reuenus, et parti
 Quit a eſté par noz mains departi.
 Et t'aſſeurant, tant que ſeray en vie
 Que de t'aymer ne perdray ceſtꝯ enuie.
 Lors Giſippus les mauſx rememorant
 De ſon exil, apres qu'au demourant
 Eſt rendu gracieux a Titus de bon Zele
 En renonceant ſa Terre naturelle,
 Conſtitua ſon habitation
 Avec Titus, plein de perfection.
 Et fut rendu en grand felicité
 Grand Citoyen de Rome la cité.
 Ou longuement en meſme domicile
 Titus & luy eurent vie tranquile.
 Titus ayant Sophronis au gent corps,
 Et Giſippus Fuluis en bons accords.
 En ce Titus ſon pouuoir eſtendit,
 Et le bien faict a Giſippus rendit,
 Croiſſant en eux ceſtꝯ amytie louable
 Dont le renom doit eſtre perdurable.

Amytie eſt donques certainement
 Hoſe, qu'on doit venerer ſainctement,
 Amytie vault qu'a ſon los on ſe range,

Exclamation
 de l'auteur
 avec grâd
 eloquence
 ſur la louan
 ge d'amytié

Pour

L'HISTOIRE DE TITVS,

P our l'eleuer d'eternelle louange.
 Comme la merx & source (en verité)
 D'humains biensfaicts, douceur, & charité,
 Mere d'amour, d'honnesteté, nourrice,
 Et de vertu liberale, tutrice.
 Mere de paix, & de dilection,
 Contrairx a hayne, & a dissention.
 Portant rancunx a mondaing auarice
 Qui est (au vray) la source de tout vice.
 Promptx est tousiours a faire pour autrui
 Ce que l'amy voudroit qu'on fist pour luy
 Sans que besoing soit d'user de priere,
 Ne flaterix en presencx ou derriere.
 Vrayx amytié est Tresor noblx et grand
 Tous les Thresors terrestres denigrant,
 De qui l'effect passant d'argent les sommes.
 N'est ven souuent en ce temps ou nous sommes.
 Par le moyen de la Cupidité
 Insatiable, ou l'homme est incité
 Qui ne faisant rien qui soit charitable,
 Ains ce qui est a luy seul profitable,
 Faiët qu'Amytié auiourdhuy, pour certain,
 Soit exilée en lieu de nous loingt ain.
 Mais quel Thresor, proffit, vtilité
 Quelle richessx, ou quellx affinité,
 Quel doux maintien, ou gracieux langage
 Eust peu mouuoir le desir & courage

Cupidité
 cause de la
 destruction
 de vraye a-
 mytié.

ET GISIPPVS.

De Gisippus, pour tant benignement
 Elle donner, quil aymoit fermement,
 Et quil auoit ardemment desyrée
 Veul la beaulté, dont elle estoit parée,
 Si n'eust esté cestx amytié, qui tant
 Vault, & qui faiet de deux le cueur contant?
 Par quelles loix, ou menacx importune
 Eust Gisippus par la nuit taciturne
 Peu abstenir ses bras du col de celle,
 Qui l'incitoit a volupté charnelle,
 Si n'eust esté Amitié qui tant vault
 Qu'on ne la voit fors en cueur noblx & hault?
 Par quel espoir d'utilité future,
 Par quel desir de prosperx aduenture,
 Eust Gisippus les plaisirs oubliez,
 De Sophronix, et de ses alliez,
 Comment eust il peu endurer leur ire,
 Ou mespriser du peuple le mesdire,
 Pour a Titus complaire seulement,
 Sans amytié, qui ne ment nullement?
 Et qui eust faiet a la Mort se soubzmettre
 Titus Romain, pour en liberté mettre
 Son Gisippus, si ce n'est l'amytié,
 Qui ha en soy secourable pitié?
 Veul que Titus par secreete malice
 Faudre pouuoit n'auoir de luy notice?
 Qui eust rendu Titus en general

Vers

L'HISTOIRE DE TITVS,

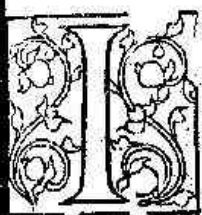
Vers Gisippus tant franc et liberal,
De diuiser de volunté idoine
Auecques luy son total patrimoine,
Et a luy nud, miserable indigent
Donner sa seur, sommes d'Or, et d'argent,
Si n'eust esté l'amytié honorable,
Qui de deux cueurs loyaulx n'est separable?

Conclusion Doncques icy lisez freres et seurs,
Peres et fils, qui en moindres douceurs
Entretenez vostre prochx alliance,
Que les amys de communx accointance.
Voyez icy de deux amys les faiçts
De charité accomplis et parfaicts.
Et apprenez a viure tous ensemble
D'unx amytié qui ne se desassemble
Du cueur, aymant de prochain l'unité,
Comme vn, qui est plus pres d'affinité.

Fin de l'hystoire de Titus et
Gisippus

L' HISTOIRE

De Tancredus, Roy de Salerne,
cōtenant les pitoyables amours
de Guichard, & la belle Gismū-
de fille dudit Tancredus, tra-
duction de P. Beroalde par Fran-
çois Habert.



*L'adis en paix Tancredus noble
Prince,
Tint sous sa main Salerne, sa
prouince,
L'esprit duquel fut doulx, & les sens meurs,
Accompagnez de fort louables meurs.
Et cest esprit benin, doulx, & facile,
Fut conducteur de sa vie tranquile,
En le tenant ioyeux, sain, & dispos,
Si par malheur troublant ioyx, et repos
Il n'eust changé sa grand felicité
En trouble, & dueil noirci d'aduersité,
Et si du sang de deux amants humains
En sa vieillesse il n'eust souillé ses mains.
Pendant cest heur ou Tancredus aspire,
Point n'ha de fils successeur de l'Empire.
Mais il seroit encores plus heureux*

E

Si

L'HISTOIRE DE

Si au milieu de ses biens plantueux
 Il n'eust eu filz, en qui dame Nature
 Pour l'enrichir de beaulté, meict sa cure.
 D'autres enfants ce Prince n'auoit point
 Que ceste filz excellent en tout poinct,
 Belle sur tout, & desia de meur aage
 Pour la tier au ioug de mariage.
 Doulcx ellx estoit, & s'appelloit Gismunde,
 Munde de corps, d'esprit encor plus munde.
 Bien meritant pour tous ces dons congnus
 D'auoir le nom de Dianx, ou Venus.
 Et dont la facx en blancheur fort insigne
 P'assoit le laiçt recent, ou le blanc Cigne.
 Bref de beaulté elle estoit tant parée,
 Qu'on la iugeoit pour estrx accompagnée
 (Sans mal inger) aux Déeses antiques,
 Que nous voyons aux escripts poetiques.
 Du perx ellx est tout le contentement,
 Toute la ioyx, & le soulagement,
 Il l'ayme seulx, & seulx il la demande,
 Luy accordant tout selon sa demande,
 La baise, accollx, & la nomme sa vie,
 Et le plaisir, ou son amx est rauie.
 De plusieurs gents demandex ellx estoit,
 Dont la pluspart sa noblesse vantoit,
 Du noble sang ancien de Daunus
 Rutulien, le pere de Turnus.

D'Italien

D'Italiens vne troupe infinie
 La demandoit, aussi de Lucanie.
 Mais Tancredus, d'engin qu'il y mettoit,
 Des amoureux l'attente remettoit,
 Jusques a tant qu'un Champanois illustre
 Plus que tout autre ayant de grace & lustre,
 Entre mille est choysi en facon telle,
 Qu'il est espoux de Gismunde la belle.
 Le mariage entre eux deux est sacré,
 A Genius le liét est consacré
 Leur pensée est a soulas prouoquée,
 A ce lien Iuno est inuoquée,
 Hymen aussi des espousailles Dieu,
 Qui n'ont donné a leur attente lieu,
 Ne permettant ioyz ainsi procurée,
 En mariage auoir longue durée,
 Ne qu'a soulas ce lien adonné
 Soit longuement heureux & fortuné.
 Car du mary Mort aduance le iour,
 Dont en cest heur il ne fait long sejour,
 Et par sa Mort encor non esperée
 Fut sa maison dolentz & explorée,
 Des que Gismunde avecques ses amys
 Fut son Espoux en sepulture mys,
 En la maison du perz elle retourne
 Tristz & faschée, & de son cueur destourne
 Tous aguillons d'amours, diét qu'au surplus

E ii De

L'HISTOIRE DE

De son viuant, ne se marira plus,
 Deliberant femmes chastes en suyre,
 Et sans mary tousiours chastement viure.
 D'es que le perx eut son vouloir ouy,
 Il en fut lors grandement resiouy.
 Bien desyrant que sa fillx ainsi garde
 Viduité, sans laquelle il n'a garde
 D'estre ioyeux, & sans laquelle aussi
 Viurx il ne peut, sans tristesse, & soucy.
 Or en la Court du Roy fut dauenture
 Vn Iouuenceau de benigne nature,
 Beau, gracieux, & bien moriginé,
 Honneste, propre, a vertu adonné,
 Ayant en tout les affaires en charge
 De son seigneur, dont bien il se descharge,
 D'un esprit vif, diligent, & a dextre
 Obeissant au veuil du Roy son maistre.
 Amour vsant d'invincible pouuoir
 Faiet que Gismundx, autre ne veult auoir
 Pour son amy, seulx a luy seul aspire,
 Et pour luy seul secretement sousspire,
 Seul le choisist entre millx, & veult plaire
 Seulx a luy seul, pour aux autres desplaire,
 Le regardant d'un regard curieux,
 Bref des viuants elle l'ayme le mieux,
 Et iaouldroit a ce grand heur pretendre
 De le tenir en son sein icunx & tendre.

D'autre

TANCREVVS.

D'autre costé le ieune iouuenceau
 Nommé Guichard, non moins subtil que beau
 Congneut la flamme amoureuse de celle
 Qui de ses yeux le feu couuert ne cele,
 Et apperceut que d'elle visuellement
 Il est aymé, dont excessiuement
 Il brusle, & sent vne flamme pareille,
 Que Cupidon a Gismundé appareille.
 Du feu d'amours son cuer surpris s'enflamme,
 Comme la paille ard de feruente flamme.
 Et quand ses yeux ardentement il fiche
 Dessus Gismundé, en beaulté noblé & riche,
 Pres de ce bien, de Mydas les Thresors
 Et de Cresus, il estime tresors.
 Gismunde seulx en son cuer il desyre,
 De Nuiet et Iour il y pensx en martyre,
 Ce nom luy plaist plus que d'autre personne,
 Et autre nom en sa bouche ne sonne.
 O mille foys, & mille, bien heureux,
 Ceux, qui surpris du flambeau amoureux,
 Ont cest octroy par Venus immortelle,
 D'estre enflammez de flamme mutuelle?
 Ces deux amants (comme Enéx & Dido)
 Sont penetrez du dard de Cupido.
 Tous deux sont pris d'un amoureux desir
 De deuiser par parolx a loysir,
 Tous deux voudroient bien auoir ceste grace,

E iiii Ou

L'HISTOIRE DE

Ou volupté deux beaux amants embrasse,
 Mais que fera Gismund en cest endroit?
 Gardes elle ha plus qu'elle ne voudroit,
 Tant de ses gents, que de ceux de son pere.
 Et d'autre part la honte & vitupere
 De sadonner a aymer laschement,
 A son vouloir donnent empeschement.
 Mais qui a il en fin qu'Amour ne sente,
 A quoy aussi en fin il ne consente
 Ace propos, de Tancredus la fille
 S'en va trouuer inuention subtile,
 Et pour vser de ce fin & rich art
 F aict vne lettre a son amy Guichart
 Dans vn Rousseau ceste letre elle plie,
 Secretement de luy donner n'oublie.
 L'amant subtil qui le Rousseau prendre a use,
 Ne croit ce don a luy offert sans cause.
 Trouue l'escript enfermé non mocqueur
 Dont il reçoit vn grand soulas au cueur.
 Car par l'escript qu'on luy offre et enuoye,
 Il apperçoit par Gismunde la voye,
 Ou il se doit trouuer pour s'eslouyr,
 Et a son gré de la belle iouyr.
 L'escript seruant de l'amoureux Enseigne,
 Le temps propice, & le lieu luy enseigne,
 Ou les amants cupides(a l'emblee)
 Doibuent iouyr d'amoureux assemblée,

Pres

TANCREVVS.

Pres de la Salze ou le Prince habitoit
 Vne Cauernx antique & sombre estoit.
 D'espais buissons par naturelle cure
 Couuertx estoit ceste cauernx obscure,
 Et pour entrer la dedans n'appert huys
 Aux regardants, fors vn petit pertuis
 Par le dessus couuert de maintx espine,
 Dont la fosse est cachéx, & clandestine.
 De la peult on (sans point se mescompter)
 Iusques au liét de Gismunde monter,
 Et ceste fosse a Gismunde congneue,
 N'estoit encor en vsage venue.
 Qu'est ce qu'Amour ne puisse appercevoir?
 Ou de chercher ne face son debuoir?
 Gismunde veit entre tous la premiere
 Ce creux, ou nul n'auoit mis sa lumiere,
 Et quand ce lieu premiere rencontra,
 A son amy premiere le monstra,
 Lieu pour cueillir la fleur tant estimable
 De son corps chastx, honnestx et tant aymable,
 Fleur soubhetée & qui ha de coustume
 D'entremesler son soulas d'amertume.
 Car tout amant pour son cueur allegier
 Tout grief tourment estimx estre leger.
 Guichard qui lors la semonce recorde,
 En ce pertuis descend par vne chorde,
 Lors que la Nuiét vmbreuse luy faiét lieu,

E iiii

Aucc

L'HISTOIRE DE

*Auec l'instinct d'Amour ce puissant Dieu.
 Et sans conduict en ceste fosse vmbreuse
 Il s'est conduict par la nuit tenebreuse
 Disant ces mots, Cupido, Dieu qu'on prise,
 Ie te supply ayde a mone ntreprise,
 Et toy Venus de pouuoir aduohé,
 Ayde a l'amant qui a toy s'est vouhé,
 Et par ta grace & faueur oportune,
 Delivre moy des dangers de fortune.
 Tandis Gismund en ceste fosse estant
 V a son amy desyré soubhetant,
 Seule, tremblant, avec peu d'assurance,
 Entremeslant sa crainte d'esperance.
 Guichard suruiant, & sa dame regarde,
 Et d'aprocher d'elle point il ne tarde,
 Ores ont ilz d'esiauyssance assez,
 Ores ont ilz les bras entrelacez
 Aux col smollets, gracieux et polis
 Qui surpassoient l'ynoir ou le blanc lis
 De leur blancheur, desia l'un l'autre baise,
 Desia la ioy ont qui deux cueurs appaise.
 Elle son maistr & son seigneur l'appelle,
 Luy sa Déesse, & sa Nymphe tresbelle.
 Obien heureux amants, & fortunez
 Et sous grand heur des Astres tous deux nez,
 Si ceste ioy amoureux aduenue,
 Par vous estoit tousiours entretenue?*

TANCREDVS.

Il n'aduient rien a l'homme miserable
 Qui ferme soit, constant, & perdurable,
 Il n'est plaisir, ne volupté, hélas,
 Qui long temps puisse entretenir soulas.
 Tour n'est si clair ne si luyfant aussi
 Qui ne soit tost d'une Nue noirci,
 Car quand avec pleine iouyssance
 Ces deux amants d'amours ont iouyssance,
 Fortune vient la traistressse arriuer
 Pour de leur bien desiré les priuer,
 Leur preparant de vouldunté tres orde
 Breuuage amer, loing de misericorde.
 Premier sur tous de sa fille Gismunde.
 Tancredus vid cest adulteré immunde,
 Dont il fut lors fort trist & gemissant,
 Par grand douleur, qui va son cuer blessant.
 Et sans conseil estoit en cest affaire,
 Et ignorant de ce quil debuot faire.
 Finablement par luy Gardeurs commis
 Boit en ce lieu, ausquelz il est permis
 Songneusement d'y pourvoir, & de prendre
 Ceux, quilz verront en la fosse mesprendre.
 Guichard ainsi a malheur destiné
 Des gardes fut pris & enuironné,
 Puis amené a son seigneur & maistre,
 Aux piedz duquel fut cōtrainct se soubzmettre.
 Lors Tancredus, qui ploré amerement,

Avec

TANCREVVS.

Le pere adonc plorant & trouble d'Ire
 L'appelle a part, et ainsi luy va dire.
 Noticez ayant (ô fille) des vertus
 Sçauoir, bonté, dont tes sens sont vestus,
 Et de tes meurs ou louange s'imprime,
 I'en'usse pas pensé qu'un si grand crime
 Eusses commis, que i'ay veu de mes yeux,
 Crime pour vray, grand & pernicieux.
 Ton cueur a il bien si peu chasté esté,
 De violer sa sainte chasteté
 Prostituant ton corps commé vne femme
 Qui entaché est d'adulteré infame?
 Trop miserable est par toy ma vieillesse,
 Par toy ma vie aura plus grand foiblesse,
 Et si d'amour surpris ardemment
 Viure en ton liét ne pouuois chastement,
 A toutle moins auoir choysi tu deusses
 Vn noble Espoux de qui femme tu fusses.
 C'est de mon dueil la cause vehemente,
 Voila le poinct qui si fort me tormente,
 Qu'en ce Guichard meschant & desloyal
 As mis ainsi ton cueur noble et royal.
 Veul quil est vil, & (qui est plus grand vice)
 N'ayant de pere & de mere notice,
 Qui cy apres par son sang repandu
 Sera puni de son crime, ou pendu.
 Mais ma pensée est pour toy estonnée

Quelle

L'HISTOIRE DE

Quelle sentence en doibt estre donnée,
Amour me meut a pitié paternelle,
Et a fureur, ta cause criminelle.
L'un me commande auoir de toy merci,
L'autre, d'auoir le cueur d'Irē endurci.
Me suadant, veu ta desloyaulté,
Laisser doulceur, & suyre cruaulté.
Encor ne sçay quelle fin aduiendra,
Ne quel arrest faire me conuiendra.
Mais quel conseil en ce tu peux auoir,
Fille meschantē, ores ie veux sçauoir.

De ces propos Gismunde se contriste
Bien grandement, & son visaige triste
Abondamment de pleurs est arrosé,
Puis tout soupir femenin deposé,
D'un cueur haultain, prodigue de sa vie,
Et du desir de Mort toute rauie,
Atancredus langoureux & transi,
Virilement elle respond ainsi.

Nier ne veux l'offense recitée
(Pere trescher) par qui est meritée
Punition, & sans que me profite,
Ton amytiē enuers moy non petite,
Ie ne pretends par gracieux langage
Ores fleschir ton furieux courage,
Ne que ie puisse auoir de toy ce don
Pour impetrer de iuste Mort pardon,

Guichard

L'HISTOIRE DE

S ont de fortune, & doucement nourries
C omme i'estoys, qui obuier n'ay peu
A u gré du corps, en delices repen,
N 'ayant en moy constance rigoureuse
P our resister a ieunesse amoureuse,
N e le pouuoir constant et rigoureux
P our perdre vn fruit d'amours tât sauoureux.
E t (qui est plus) de ieunes ans douée,
N onnain n'estois vierge a Vesta vouée.
E t demourer sterile ne pouuois
V en qu'esprouuer desia le fruit auois
D e mariagé, et dons de Cytherée
O u volupté tousiours s'est retirée.
P erdre n'ay peu souuenir tant heureux
D u doux esbat, & plaisir amoureux.
Q u'eusse ie fait tant ieune, & gracieuse,
T ant riche & belle, & tant deliciense?
A bres parler iay fait en cest endroit
C e que louer Penelopé voudroit.
I l est bien vray que ta Court exaltée
D e plusieurs grands seigneurs est frequentée
Q ui pour m'auoir ont esté vigilants.
M ais bien quilz soient haultains & opulans
V n seul de tous n'a peu mon cuer attraire,
P our de l'amour de Guichard me distraire.
E t pourtant que de luy tu te pleinds
Q ue vil est il, n'ayant ses Tresors pleins

Et

TANCREDVS.

Et quil est né d'une ignoble origine,
 Vertu, le rend noble et le morigine,
 Et en cela tu me doibs aduouer
 Disant, qu'aucun il ne conuient louer
 Pour ce bien la incertain & labile
 Qui est acquis par fortune mobile.
 Nobleſſe vraye (affin de vray te dire)
 Ne giſt aux grāds portraicts de Cuyure, ou Ci.
 Tous les humains ont premiere naiſſance
 Du Createur qui ha toute puiſſance.
 Seule Vertu les hommes embellit,
 Les rend heureux, les doux, & ennoblit
 Et enrichit les perſonnes humaines
 Plus que de grands & plantureux Dommaines.
 Ceſte Vertu en Guichard gracieux
 Claire reluiſt, comme la Lune aux Cieux.
 Ie l'ay aymé, point ie ne le veux taire,
 Si ceſt amour tu prens pour adultere,
 Tu en eſt cauſe et le motif premier,
 Car de l'aymer tu eſtois conſtumier.
 Celluy que tant tu auois acceptable
 Ne ſera il a moy fort agreable?
 Il m'a eſté, eſt, & ſera trefcher,
 Et ne me doibs ceſt amour reprocher
 Si moy ta fillz en ceſt amour proſpere
 Ay enſuyui le propre faiſt du pere.
 Guichard ma pleu qui par ſa grand Vertu

Est

L'HISTOIRE DE

Est de noblessé honorable vestu.
 Fort pauvre est il ie le confesse bien
 Mais pourtant que ne fais aucun bien,
 A sa vertu & que tu luy es rude,
 La faulté en vient de ton ingratitude.
 Mais pauvrete (i'allegueray ce poinct)
 Ne fuit noblessé, & ne l'esface point.
 Vertu i'amaïs ne sabaisse ou succombe,
 Et au danger de fortune ne tombe.
 Mains en ya aujourdhuy Roys puissants,
 Qui on esté pauvres & languissants
 Et pauvrete (au contraire) importune
 Cil, qui fut Roy en heureuse fortune.
 Fortune ainsi des personnes se ioue,
 En nous monstrant par sa muable Roue
 Qu'a cest honneur qui de maistré ainsi change
 Nous ne debuons donner pris ne louange.
 Et quant au point dont tu es en esmoy
 Et incertain, que doibs faire de moy,
 Ie te supply oste de toy ce doubte,
 Car si Guichard du glaiue qu'on redoubte
 Est mys a Mort, ne croy que ie m'espargne,
 Car ie seray sa fidele compagne.
 Et quelque sort ou fin qui luy viendra
 Certainement commune m'aduiendra.
 Vne Mort mesme a deux cueurs soubhetable
 En mettra deux au Cercueil lamentable.

Or

TANCREDVS.

Or ten va donc augmentant tes douleurs
 V ser de plaincts & de femenins pleurs,
 Et sans nous plus faire languir, essaye
 D'en tuer deux par vne mesme playe.
 De ces propos que Gismundę entonnoit
 Virilement, le Roy fort s'estonnoit,
 Qui en ayant au long toutes ces choses
 Distinctement en sa memoirę encloses,
 En fin conclud, que Guichard doit mourir
 Du crime grand, quil a peu encourir.
 Ce faiēt a luy en secret il appelle
 V n seruiteur, qui luy estoit fidele,
 Luy commandant d'estrangler en dormant
 Guichard, par trop infortuné amant:
 Ce qui fut faiēt voire de telle sorte
 Qu'a Tancredus son cueur sanglant on porte:
 Des quil l'a veu d'un oeil fort courroucé
 Incontinent en Or la enchassé
 Le Roy ce cueur bien orné meēt en voye
 Et pour present a sa fille l'enuoye,
 Par son seruant, qui tel offre faisant,
 Va ces propos a Gismunde disant:
 Voycy ma dame vn don a vous donné,
 Et qui vous est par le Roy ordonné,
 Prenez soulas, c'est le don desyrable,
 Qui vous estoit iadis trop agreable,
 Dont vostre pere en ha ioyeux remord,

F

Qui

L'HISTOIRE DE

Qui par longs ans a retardé sa Mort
 De vous voir saing, & de soulas pourueue.
 Des que Gismundꝯ eut adressé sa Veue
 Dessus ce cueur de son cher amy mort,
 Par grand douleur qui iusq' au cueur la mord,
 Et dont celer elle ne peut son ire,
 Au seruiteur du Roy elle va dire.
 Ce noble cueur aux vertus employé
 Ne debuioit estrꝯ autrement enuoyé
 Et a vn cueur tant bon et raisonnable
 Sepulcre d'Or estoit bien conuenable.
 Soubz cest espoir ô pere tu l'as fait,
 Si que ta fillꝯ en approunable fait.
 Mais c'est vn fait qui par trop me soucie
 Et toutefoys de ce te remercie.
 Donc perꝯ a dieu, pren ce dernier adieu
 De moy, qui doy trespasser en ce lieu.
 Gismunde tristꝯ examinant sa coulpe
 Disoit ces mots, puis regardoit la Couppe
 Dedans laquellꝯ estoit enseveli
 Le cueur recent de son amant ioli,
 Et ces propos prononçoit toute seule,
 O cueur par qui conuient que ie me deule,
 O doulx recueil, volupté seulꝯ, hélas,
 O de Gismundꝯ vnique & vray soulas?
 Qui m'estoit cher plus que toutes delices,
 Meure celluy qui par ses grands malices

TANCREDVS.

*A commandé que ma lumièrꝫ astraincte
 Te regardast par forçꝫ & par contraincte.
 O cueur i'auois assez d'heur de t'auoir
 Vni au mien, & de mon cueur te voir,
 Assez estoit ma fortunꝫ aduancée
 De voir vnix a mon cueur ta pensée.
 Tu as vescu, le cours as accompli
 Dont tu auois par fortune le pli,
 Te despouillant de toutꝫ amaritude,
 De trouble, deuil, & de sollicitude.
 Desia venu es au but limité,
 Ou l'humain cours bres par extremité
 Tend iour en iour, par droict bien approuué
 Sepulchre d'Or t'a mon perꝫ eleué,
 Car ta vertu florissantꝫ & insigne
 De cest octroy royal estoit bien digne.
 O cueur gentil et de constance haulte,
 A ton obit hélas tu n'as heu faulte
 Que de mes pleurs, & de mes tristes plaincts
 De creux souspirs & d'amertume pleins.
 Et neantmoins puis que les voeux sont telz
 Des Dieux haultains, puissants & immortelz
 O cueur gentil, le soulas de ma vie,
 Ie ne perdray de plover mon enuie,
 Pour arroser ton funebre Tombeau
 Des pleurs de l'oïl qui t'a semblé tant beau.
 Puis ie feray que l'ame languissante*

F ii

De

L'HISTOIRE DE

De la prison de ce vil corps yssante
Soit de ton vmbre amoureuse compagne
Et apres Mort sans cesser t'accompagne.
T oy conduéteur (sans craindre nuls encombres)
V erray les lieux des taciturnes Vmbres.
T oy conduéteur les places diuisées
C ircuiray des beaux champs Elisées,
N e doutant point qu'en ces bas lieux aussi
D'aller vers moy ne te vienne souci,
E t qu'en vsant du premier benefice
D e vrayx amour ne te plaise l'office.

D isant ces mots, & plus piteux encor
E lle remplit de pleurs la Coupe d'Or,
Q ui de ses yeux sortoient a grosse goutte
C omme la pluyx abondamment degoutte.
B aisoit ce cueur, & de pres l'aduisoit,
D'un lac de pleurs sa faex ellx arroisoit.
P uis de plorer cessant la desolée
E t de ses plaincts extremes ia saoulée,
D esia tremblant par vn triste remord
D e consentir & pourchasser sa Mort,
V a dirx ainsi: iay l'officx accompli.
Q ue veut vn cueur de vrayx amour rempli.
I ay accompli la forme par droicteure,
Q ue font parents au droit de sepulture.
S i tost quellx eut mis fin a ces mots la,
B oit le venin mortel que faict ellx ha,

Monte

TANCREVVS.

Monte en son liēt, tenant encor en main
La Couppe, ou gist le cueur iadis humain,
Et ce cueur la sur le sien tient & presse.

Bien grandement d'ainsi voir leur maistresse
S'esbahyssoient les Damoiselles lors,
Qui ne sçauoient rien de tous ces efforts,
L'une faisoit vn grand ruisseau de larmes,
L'autre estonné estoit de ces alarmes,
L'une trembloit, l'autre estoit en silence.

Mais regardants du mal la violence,
Et que leur dame en faisant maint soupir
Estoit desia prochaine d'assoupir,
Elles s'en vont de pleurs et dueil atteintes,
Deuers le Roy faire leurs tristes plainctes.
Le Roy, soudain qu'on luy dict & raporte
Si piteux cas, droit au liēt se transporte
Où sa fille est, & grand douleur reçoit,
Dont demy mort au liēt il l'apperçoit.
Iecte soupirs, blasme tard l'entreprise,
Et de conseil la forme quil a prise.

Gismund alors leuant ses beaux yeux verds,
Qui ia estoient de Mort proche couuerts,
De foible voix, qui sa fin luy annonce,
Ces derniers mots a son pere prononce.
Tes pleurs ô pere a present espendus,
En autre temps par toy soient suspendus.
Telle façon aux larmes adonnée,

F iii

Ne

L'HISTOIRE DE

*Ne conuient pas a ma Mort ordonnée.
 Quelle fureur est ce que tu reçois,
 Pour ce plorant qui t'a peu tant de foyz?
 Tu viens plorer le piteux accident,
 Duquel tu es l'auteur tout euident.
 Si toutefois vne seule scintille
 Du paternel zelx en ton cueur distille,
 Ie te supply saint perx, & venerable
 A moy ta fillx estre tant fauourable,
 De m'accorder ce don tant seulement,
 Puis que tu n'as permis aucunement
 Qu'en mon viuant de toutes choses vne
 Auec mon cher amant me fust commune,
 Apres la Mort au moins nous soit permis
 Qu'en vn Tombeau tous deux nous soyons mys.
 Ainsi disant, & regardant le cueur,
 Qui fut iadis du sien maistrx & vainqueur,
 Ferme les yeux par la Mort qui l'oppresse,
 Et l'Ame sort du corps plein de detresse.
 Adonc s'esment tout le Palays Royal,
 Plorx, & se plainct du malheur desloyal,
 Et par la villx vn tumulte s'assemble
 De gents plorants ce malheur tous ensemble.
 Mais dessus tous Tancredus faict grief dueil
 Accompagné de grosses larmes d'œil,
 Se complaignant, d'aigre malheur vaincu,
 Dont il a plus que sa fille vescu.*

Puis

TANCREDVS.

Puis apres cris & plainctes entendues,
G emissement, & larmes espandues,
F aiect eriger vn Tombeau plantureux
Ou les deux corps des amants malheureux
Sont inhumex, & d'un piteux office
F aiect a tous deux funebre sacrifice.

V oyla la fin des amants douloureux
Dont par Amour la Mort est aduancée,
Si vous voulez deuenir amoureux,
Soit autrement vostrz amour commencée.
Et destournants ailleurs vostre pensée,
V oyez combien Amour ha de torment.
Lors si n'auex la raison insensée,
V ous apprendrez a aymer sagement,

Conclusion.

Fin de L'histoire de
Tancredus.

F iiii

L'HOMME PRUDENT TRADV-
ction dudit Beroalde par F. Habert.

L'Homme prudent au temps d'aduersité
Doibt maintenir vne mesme cōstāce,
Qu'il garde au cours de sa felicité,
Qui sont deux poincts d'une longue distance,
Et a fortune ou gist tant d'inconstance,
Non seulement lors qu'elle luy rira
Il ne mettra son espoir et fiance,
Mais quand sa Roue a son desir ira.
Il posera d'une iuste balance
Le bien & mal, & ainsi verra bien
Que ce qui est louable, sans doubance
Doibt auoir nom du plus souuerain bien,
Infamx amour ne luy nuira en rien,
Et pensera de prudence chenue
Que de tous maux le plus grand mal terrien
C'est volupté, qui vigueur diminue.
L'homme prudent (tout Vice combatu)
Contemnera ce que le peuplx admire,
Pource que c'est moindre cas que Vertu,
Ou des prudents l'esperance se mire,
Puis visera au but qui doibt suffire,
Duquel Zenon Philosophx a escript
Moralement, lequel on doibt eslire,
Pource qu'il est diuinement prescript,
Ce Zenon la, Philosophe stoique,

Par

L'HOMME PRUDENT,

Par Anytus accusé faulſement,
Pour euitier de Mort l'arrest inique,
De la Ciguë a beu virilement.
Comme prudent ne peut ſemblablement
Eſſeſchir en rien, ſoit a dextre ou ſeſtre,
Mais il ſuyura le ſentier droictement,
Sans quil foruoye a main gauche ou a dextre,

Et qui eſt plus, il n'aprouuera pas
Ce quil verra ſans compas & meſure,
Mais bien cela quil verra par compas
Eſtre regi, ce que bien il meſure.
Et pardonnant a l'homme par droicture,
Il l'aymera par vn loyal office,
Et ſil le vient accuſer d'auanture,
C'en'eſt pas l'homme accuſer, mais ſon vice.

Il choiſira vn amy fort honneſte
Non pas amy de table, qui eſt faulx,
Non de Bordeau, Tauerne deſhonneſte,
Mais bien expert aux dictſ Philoſophaux.
Qui de Platon ſçaura les dictſ moraux
Et d'Ariſtotè, vn tel amy louable
Il gardera, ſecrets vieux, & nouueaux
Luy ouurira de ſon cuer charitable.

Finablement l'homme ſagx et prudent
Eleuera par vertu ſa penſée,
Qui d'aucun trouble, & faſcheux accident
Ne ſera point fragilx ou abaiffée.

Suyuant

L'HOMME PRUDENT.

Suyuant la Palmę en haulteur exaulcée,
Qui ha ce beau priuilege des Dieux
Que plus ellę est en ses branches pressée,
Plus son beau chef s'eleue droict aux Cieux.

Fin de L'homme prudent.

A TRES NOBLE ET IL-

lustre Princesse Marguerite de Bourbon,
Duchesse de Neuers. Salut.

Duchesse noblę,heureuse d'estre née
Tant qu'on verra mes escripts lieu auoir,
Tousiours serez par iceux estrenée,
Voir des plus exquis et beaux a voir.
Et pour tousiours faire mieux mon debuoir,
Suyuant mon humblę obeissantę enuie,
Je vous supply de prendrę et receuoir
Ces quatrę Amours, et le Thresor de vie.
Puis vous verrez ma Muse poursuyue
Pour vostre fillę honorablę estrener
D'un Cupido, ou ma plumę asserruie
Ne tend sinon qu'a plaisir vous donner.
Ce Cupido i'ay bien sceu ordonner.
De chastę amour, loing de flammę impudique,
Le tout se vient a vous abandonner,
Prenez en gré mon labour Poëtique.

Ls

Le Traicté des quatre Amours

*La premiere Amour nommée
Amour delectable.*



Amour premier est amour delectable.

Qui vient de puis que l'homme miserable

Voulut manger du fruit si cher

vendu

que le Seigneur luy auoit defendu,

car des le temps de sa transgression:

le volupté prise possession,

l'homme vaincu des mondaines delices

commencé de sortir hors des lices

le chaste amour, voulant noz cueurs distraire

l'honneste amour, pour aymer son contraire.

le la prouient adultere inhumain

ont chasteté eschappa de la main

les hommes faulx, & sans loy excusable,

aiust leur cueur de l'amour variable

l'vray amour donnant trop griefuz entorce.

qui fut moyen de maint cruel diuorce

conuertissant le cueur doux et bening

de nostre sexe, & sexe femenin,

Alors

LES QUATRE

Alors survint auarice insensée
 S'enloupant en l'humaine pensée,
 Et ceste faulx & damnable auarice,
 Comme font ains, & source de tout vice,
 Nous enseigna l'amour desordonnée
 Ou la personne humaine est adonnée,
 Dont il s'ensuyt trop grand illusion
 Qui l'ignorant met a confusion,
 Ou lon apprend mille lubricitez,
 A quoy les sens humains sont incitez.
 Pour ce que trop ilz ayment cestx ordure
 De folle amour, dont le plaisir ne dure.
 A quoy iadis grands seigneurs consentirent
 Qui en leurs temps rien de Dieu ne sentirent,
 Mesmes venus a folle amour subiecte,
 De Cupido estimant la sagette
 Des vilx Bordeaulx donna l'inuention
 Pour satisfaire a son affection
 Inique & folle, & trop intemperée
 En volupté ordée & demesurée.
 Et a son veul ayant assubiectis
 En ce temps la hommes grands et petits,
 Jusq au iourdhuy de Déessx ellx ha lieu,
 Et Cupido son filz se nomme Dieu
 En maints endroicts, ou l'ignorance regne
 Qui gaste tout ce miserable regne.
 Dont il s'ensuyt grand altercation

Ente

AMOURS

ntre la loy ou gist perfection,
 t quand on voit tant de maux aduenus,
 n dict que c'est cestz erreur de Venus,
 ont les plus meurs, les plus experts & sages
 urent surpris aux dangereux passages
 e folx amour, qui trop delectable est
 n Vanité faisant tousiours arrest,
 n delaisant le seur pour l'incertain.
 e bas Thresor prenant pour le haultain,
 est ascauoir toutes terrestres choses,
 our les valeurs qui sont au Ciel encloses
 n s'amusant aux choses de nul pris,
 u il n'y a sinon malheur compris,
 t en prenant vaines cerimonies
 our contemner les grandes armonies
 n delaisant lumiere, & verité
 our se remplir de toutz obscurité,
 u par Satan mille rhets sont tendus
 our subuertir hommes mal entendus.
 t qui n'ont rien en leur simple ceruelle
 inon des loix pleines de corruptelle,
 ar cestz amour delectable nommée
 l'ont le soing de haulte renommée,
 l'ayment ieux en toutes vanitez,
 plusieurs banquets en sumptuositez,
 l'ont font la court aux pucelles pudiques,
 Pour les plonger aux delicts impudiques.

Ilz

LES QUATRE

Ilz n'ont iamais le vouloir reueſtu
 De bonnes meurs, & louable vertu,
 Aux indigents, que langueur deſconforte,
 Ordonneront d'eſtre cloſe leur porte.
 Ourront plus toſt vn plaiſant & flateur,
 Et ſans ceſſer de menſonge inuenteur,
 Qu'un homme ſimple ou giſt ſage eloquence,
 Avec propos de haulte conſequence.
 Mais gents bien nez ſont d'autre coniecture,
 D'un autre eſprit, de meilleure nature,
 Et ont le cuer planté en ſi bon lieu,
 Qu'ilz aymeront ce qui prouient de Dieu
 En corrigeant la planete mauuiſe
 Ou ilz ſont nez, pour mieulx viure a leur diſpoſe
 Car ou ilz ont eſprit mal inſpiré
 Qui ſ'eſt par trop a la chair retiré,
 Ilz ont en eux vn douloureux torment,
 Dont charité les poingt ſecretement,
 Et demandants a Dieu miſericorde,
 Ilz ont mercy qu'aux contrits Dieu accorde
 En louant Dieu, comme reparateur
 De noſtre offenſe, & vray mediateur
 Pour noſtre pechez, en priant Dieu ſon pere
 Si que vers nous ſon courroux il tempere,
 Car il ny a ſi grand iniquité
 Qui ſoit plus grand que ſa haulte bonté,
 De qui l'effect, qui a chaſcun pardonne,

AMOURS

Du hault manoir iouyssance nous donne.
 Il fault donc bien observer grandement
 De ne tomber en tel encombrement
 De cestx amour, delectable qu'on nomme,
 Qui donne trop de detrimement a l'homme.
 Car sous tel feu de folx plaisirs tache
 Le Dieu d'amours de son arc a cache
 L'aigre poyson, quoy que sous tel venin
 On puisse voir doulx langage, & bening,
 Ce faulx enfant Cupido variable
 Est le soustien de l'amour delectable,
 Ou il se dict auenglx, et rien ne voir
 Pour mieulx tout hommx ignorant decevoir,
 En s'excusant sur ce qu'il ne voit goutte
 L'ors qu'il faict mal a creature toute.
 En s'excusant d'estrx enfant maintenu.
 Affin quil soit pour innocent tenu,
 Et que sous tel presage d'innocence,
 Iustifier il puisse son offence.
 Mais son vouloir faulx est assez congneu,
 De le voir painct sans habit, & tout nud,
 Monstrant par la qu'unx impudique flamme
 Sans vestement son cueur brust & enflamme,
 Et que tous ceulx que sa sagette poingt,
 En follx amour le froid ne sentent point,
 Car en ayant le droict et preuilege
 De iouyssancx, il ny a pluyx ou neige

Que

AMOURS

Que leur corps puisse endurer ou sentir
 Qui du chemin les puisse diuertir,
 Pource qu'amour folle leur abandonne
 Vn fol plaisir, qui leur cueur enuironne.
 Dont on congnoist que leurs sens esgarez
 De verité, sont du tout separez
 De charité, car mondaine plaissance
 Tient leurs desirs liez sous sa puissance.
 Si que vertu leur semble aigre & amere
 Par conuoytise estant racine & mere
 De tous les maux qui sont par nous commis,
 C'est qui nous rend de Dieu les-ennemys,
 Pource quil voit nostre ame tourmentée
 De cest amour delectable esuentée.
 Pource quil voit que gents malicieux
 Delaissent la, le Thresor des haults Cieux,
 En s'amusant a ce qui est charnel,
 Vain, transitoire, enorme, & criminel.
 Et en laissant chasteté pure & munde,
 Qui ha bien peu d'auctorité au Monde
 En tous estats, car leur cueur est rempli,
 De folle amour, ou ilz ont pris leur pli.
 Noblese en prent plaisirs trop delectables,
 Iustice en dort par my loix decenables.
 L'eglise en prent mille grands reuenus
 Pour l'entretien de ses plaisirs menus.
 Et marchandise en traueille et procure

D'cs

D'entretenir sa miserable vsure.
 Ainsi chascun a l'amour donne lieu
 Trop delectable, & n'a point d'autre Dieu,
 Ou sil en ha, helas ie le denie
 Par maint abus, & grand ceremonie,
 Par iniustice, & par trop grand mespris
 Des dons de Dieu, & Thresors de hault pris,
 Dont la grandeur ceil d'homme ne peult voir,
 Aureillz ouyr, ne le cueur concevoir,
 En quoy sont ceulx grandement a reprendre
 Qui follement s'esforcent d'entreprendre
 Sur les secrets celestes & diuins,
 En consultant aux Sorciers, & Denins,
 Ou disputans d'opinion humaine
 De ce qui est au celeste domaine,
 Et en quel lieu sont situez les Anges.
 Et autres maints propos lourds & estranges,
 Dont il aduient quilz entrent en erreur
 Qui donne aux bons fideles grand horreur.
 Qui ont du tout fichée leur attente
 En vne foy, qui leur scauoir contente.
 Et telle foy vrayx amour leur apprent,
 Qui cestx amour delectable reprent,
 Et sans cesser ses delicts luy obiecte,
 Et fols plaisirs ausquelz elle est subiecte.
 En commenceant au premier transgresseur
 Dont proceda tellx amour pour le seur

G

Par

LES QUATRE

*Par son peché, car auant nous estions
 Saincts, & amour telle nous ne sentions.
 Mais neantmoins la vraye amour perdue
 N'est pas du tout, ains a esté rendue.
 Par l'homme saint, du hault Ciel descendu,
 Quel'offenseur a long temps attendu
 Au bas manoir, ou Eacus seure
 A tormenter les ames perseure.
 Dont le seigneur nous veuille deliurer,
 Et noz esprits de sa grace enyurer,
 Qui se fera si d'un cuer amiable
 Nous euitons l'amour trop delectable.
 En apprenant d'aymer parfaictement,
 Et loyaulté garder entierement,
 Sans s'amuser a tant de fables folles
 De Cupido, qui sont vaines paroles.*

LA SECONDE AMOUR nommee Amour proffitable.

*Si nous parlons de l'autre amour secōd.
 C'est vne amour sainte ou chascun se
 fonde,
 Plaine de guain, dont elle est proffitable,
 Et hatel nom par l'homme detestable.
 En cest amour sont tant de gents appris
 Qu'un nombre grand diceulx en est compris,
 Qui pour le guain d'auarice damnable,*

Ont

Ont cest^e amour faulx^e, & abominable.
 Las ce sont ceulx qui suyuent les prouinces,
 Qui font semblant de fort aymer les Princes,
 Mais sans mentir ilz ne les aiment point,
 Fors pour le guain dont le desir les poingt.
 Ilz ne sont la sinon que pour acquerre
 Places & lieux, reuenus de la terre,
 Et si n'estoit ce curieux espoir,
 Ilz s'en iroient mourir de desespoir,
 Tout leur desir, & toute leur pensée
 Ne gist sinon en richesse amassée,
 Pour estre grands, braues, & sumptueux
 Enst^ez charnelz, mols, & presumptueux.
 O quil y a de ces prophetes faulx,
 Qu'on deust raser comme herbes d'une faulx?
 Qui sous couleur de gracieux langage
 Ont du venin en leur secret courage.
 Leur volunté tousiours est simulée
 Pour conseruer richesse accumulée.
 D'autres y a qui l'eglise aymeront,
 Et du psaultier mille textes diront,
 A celle fin que par telz sacrifices
 Ilz soient ornez de plusieurs benefices,
 Pour l'entretien de mille voluptez.
 De chiens, oyseaulx, & de lubricitez,
 Qui de leur cuer effacent la notice
 De la diuine, & celeste iustice.

LES QUATRE

Si le seigneur, qui ses graces depart,
 Ne restablist leur cueur en autre part.
 Par cestx amour, proffit able qu'on nomme,
 V ien grand abus, si vous diray bien comme,
 Car sous couleur de toute purité,
 Prophetes faulx nyent la verité.
 Pource qu'au vray fils s'esforçoient la dire,
 On les feroit de leur propos desdire,
 Et n'auroient tant de mondains reuenus
 Dont grands profits tousiours leur sont venus
 Et tout ainsi que L'agnau pur & monde
 Qui par son sang racheta tout le monde
 Fut condemné par les faulx ignorants,
 En leur malice & abus demourants,
 Semblablement qui verité racompte
 En plusieurs lieux de luy on ne tient compte
 Ains est plus tost condemné & puni
 Qu'un scandaleux d'iniquité muni,
 Pilatx ainsi qui auoit congnoissance
 Du pur agnau, qui estoit sans offence,
 Le condemna, comme plein de malice,
 Craignant de perdre vn temporel office,
 Et deuant tous voulut lauer ses mains,
 Pour excuser ses actes inhumains.
 A quoy l'esment cestx amour insensée
 Qui de proffit meschant est compassée,
 Et n'ha iamais de son peché remord.

Cet

AMOURS

Certainement Pilatè n'est pas mort,
 Il vit encor, car de son origine
 plantée en est vifvement la racine,
 Millz en y a qui semblent des Phœbus
 De bon sçauoir, qui sont remplis d'abus,
 Millz en y a qui se disent prelatz
 Qui sont tousiours ennemys de Pallas,
 Et de vertu, & de literature,
 Ou les esprits bien nez mettent leur cure,
 Et ou aucuns ont louable sçauoir
 De l'accomplir ilz ne font leur debuoir.
 Mondanité avecques sa sequelle
 Leurs yeux espais vient offusquer d'un voile,
 Dont ilz sont loing de celle charité,
 Ou vn chrestien fidelz est incité,
 A l'œil d'autrui ilz ont bien appetit
 De contempler vn seul festu petit,
 Mais a leur œil, qui sans cesser trebusche
 Ilz ne voient pas vne poysante busche.
 Ilz ne voient pas que la moytié du monde,
 Ne scait comment l'autrè a viure se fonde,
 Ilz ne voient pas les crys durs & trenchants,
 Et pauuretez des labeurs des champs
 Ilz ne voient pas les pauvres qui n'ont rien
 Pour se nourrir du reuenu terrien,
 Ilz n'ont a l'œil qu'un pauvre personnage
 N'a pas le pain, ne le vin pour vsage,

G iii

Com-

AMOURS

Y eullent garder le salutair^e escript,
 Et le gardants ne font compte Vallable
 De ceste amour aux charnelz proffitabile.
 Car charité ne celant son effect
 Leur donne instinct accompli, & parfaict
 De vraye amour, dont les esprits bien nez
 Sont par instinct celeste environnez.

La troiesme amour, nommée Amour hon-
 norable, cōprise au lien de mariage.

L A tierce Amour passe de la moytié
 L'amour premiere, & secondé amytié
 Et par son nom hōnorable est nommée,
 Pource qu'elle est de haulte renommée.
 C'est l'amytié coniugale, qui est
 Honnesté, & faict en deux cueurs son arrest;
 Amour parfaict à Adam delaissee
 Quand avec luy Eue fut annexée.
 Pour selon Dieu tousiours s'esuertuer,
 Croistre leur sang, & le perpetuer.
 Mais cest^e amour qu'on vid en deux cueurs estre
 Par leur peché commença de descroistre,
 Et s'abolir en leur prosperité,
 Qui se sentoit de telle iniquité
 Du transgresseur du diuin mandement,
 Et neanmoins estainct^e entierement
 Elle ne fut, car le Dieu de nature

G iiii Ayant

LES QUATRE

Ayant pitié de l'humaine facture,
 Transmut son filz pur & immaculé
 Pour donner vie a l'homme maculé,
 Et fait renaistre en nous cest amour belle
 Qui est tousiours loing de desir rebelle.
 Dont peu a peu les amants pleins de foy
 Feirent honneur a coniugale loy,
 En honorant ce ferme mariage
 Qui ioinct deux cueurs en vn mesme courage.
 Qui sans mentir deux corps faict approcher
 Par vray amour en vne mesme chair,
 Ou il ne fault separer ne disjoindre
 Ce que Dieu a voulu vnr, & ioindre.
 Par cest amour honorablé, & honneste,
 Pour ses enfants du bien le pere acqueste.
 Non seulement pour les alimenter
 Mais de scauoir leurs esprits sustenter.
 Scauoir diuin car nous scauons bien comme
 Du seul repas humain ne vit pas l'homme,
 Dont il conuient aux Princes & seigneurs
 Pour leurs enfants auoir bons enseignants,
 Affin quilz soient entierement vestus
 De bonnes meurs, & honnestes vertus,
 Pour selon Dieu, & celeste iustice,
 Administrer temporelle police.
 Voir a tous ceulx qui Princes ne sont pas
 Necessaire est le celeste repas,

Affin

AMOURS

Affin que tous congnoissent leur salut,
 Et qui est cil qui pour nous Mort esleut,
 Car si de luy nous n'auons congnoissance,
 Nous ne scaurons combien vault sa puissance,
 Et ne pourrons aymer parfaictement
 Cil que congneu n'auons aucunement.
 Oncques amys de Volunté loyalle
 Honnorez tous cestx amour coningale,
 Ou lon congnoist fidelement vnis
 Deux cuers en vn, de vrayx amour munis,
 Et vous serez les enfants du seigneur
 De cestx amour honorablx enseigneur.
 Car c'est luy seul qui cela ratifie,
 Et telx amour coningale edifie.
 C'est luy qui voit le profond de noz cueurs,
 Que rendre il fault de follx amour vainqueurs,
 En s'arrestant a cestx vnion ferme,
 Qui deux desirs en vn desir enferme,
 Pour euitier, ainsi comme i'ay dict,
 Le malheureux adulterx, & mauldict,
 L'effect duquel tient l'humaine pensèe
 Par follx amour tres mal recompensèe.
 Et (sans mentir) l'occasion du mal
 De follx amour, qui est tant enormal,
 Ne vient sinon de feruentx auarice,
 Par qui le cueur humain prent excercice
 A varier, si que l'amour loyalle

Par

LES QUATRE

P ar mainte femme inique, & desloyale
E st corrompuë, & (dont Christ est marry)
L a foy faulxë au bien viuant mary.
V oire souuent sa foy le mary faulxë
P our l'entretien d'amonr villain, & faulxë,
A nneaulx, carquans, avec maint passément
T irent la femme a vn tel changement,
P our estre braue, & d'estat sumptueuse
E lle deuient folle & presumptueuse
B endant les yeux du vent de sa chemise
A son espoux, qu'elle trompe a sa guise,
E t bien souuent que femme ha cuer constant
P our son mary d'elle rendre content,
L uy non esmeu de telle loyaulté
N e laissera sa grand desloyaulté
A ins iour & nuict par quelque inuention
S uyra l'amour ou gist corruption,
M ais d'ou prouient ce malheureux desordre?
C est que les grands n'y mettent pas bon ordre,
C ar les humains d'adulteres munis
D e iour en iour demeurent impunis,
E ntre Chrestiens cest adulate regne
Q ue les Rommains ont chassé de leur regne,
E n punissant adulteres trouuez,
C e que lisons par ailleurs approuuez,
E t neantmoins de la supremë essence
C omme Chrestiens, ilz n'auoient congnoissance.

Ilz

AMOURS

Ilz adoroient des Idoles le chef,
 Et d'adulterx euitoient le meschef.
 Confessons donc que trop de liberté
 Tient nostre cueur a ce but arresté.
 Mais si vertu par tout estoit preschée,
 Lors follx amour sen iroit arrachée
 Hors de noz cueurs, & serions agreables
 Au createur, qui nous voit detestables,
 Et qui desirx en nous cestx amour pure,
 Qui au lien de mariage dure.
 A tout le moins chascun doit procurer
 Qu'en mariagx elle puisse durer.

Doncques, lecteurs, benings, & amyables
 Arrestez vous sur les loix honorables
 De cestx amour, que louer il conuient
 Qand tant de bien aux hommes il en vient.

Dames d'honneur ceste loy apprenez,
 Et tous les cueurs inconstants reprenez,
 Et pour ce fairx il fault que voz pensées
 Soient des leçons iniques offensées,
 En delaisant les fables qui n'ont lieu
 Aupres de ceux qui escriuent de Dieu,
 Certainement c'est bien plus belle chose
 De la leçon en l'euangilx enclose
 Que des romants qui parlent de Venus,
 De Cupido, & ses plaisirs menus,
 Voir plus beau faiçt plorer a grand alaine

Torchant

LES QUATRE

Torchant les piedz de Christ, la Magdaleine,
 Queancelot du lac, & ses conquestes
 Pour l'entretien d'amoureuses requestes,
 Plus de plaisir, dames, vous debuez prendre
 Lepreux gueris par Iesu Christ d'entendre,
 Muertz parler, & boiteux droict aller,
 Aueugles voir, que d'entendre parler
 Que Venus est d'adultere surprise
 Par Vulcanus, qui congneut l'entreprise,
 Ou d'ouyr dirz vne grand legion
 Des faiets de Mars, qui en religion
 Rendit Vesta de deux enfans enceinte,
 Que lon cuydoit vierge tres pure & sainte:
 Bref il ny a si honneste leçon
 Qui puisse auoir tant armonieux son
 Que cest escript fidel & Chrestien, pource
 Qu'il est produict de supernelle source,
 L'instinct duquel tressauoureux escript
 Nous donnera l'amour en Iesu Christ,
 Et nous fera dun pudique courage
 Garder l'amour honnestz en mariage.
 Sans varier, & sans aucunement
 Irriter Dieu d'infame changement,
 Acelle fin que soyons le vif temple
 Ou chasteté entiere lon contemple.

La

LA DERNIERE AMOVR
 nommée Amour charitable
 comprenant les quatre pre-
 cedentes pour le salut
 de L'homme.



*Amour derniere est de telle efficace,
 Qu'elle faict veoir de Dieu vivant la
 face*

*A ceulx, qui croient au salut aïre escript.
 C'est charitable amour en Iesuchrist.
 Cestx amour la c'est Iesuchrist luy mesmes
 Qui ha vers nous des aguillons extremes
 De charité, & de dilection
 En nous donnant participation
 De son esprit, en nous faisant entendre
 Qu'il a pour nous la Mort bien voulu prendre
 Ou nous voyons les dons du Createur,
 Qui a donné a l'homme forfaitteur
 Son propre filz, pour l'oster de souffrance,
 Et de ses dons luy faire deliurance
 Qui est le Ciel, l'heritage promis
 A ses plus chers, & fideles amys,
 Mais pour auoir cestx amour charitable
 Que ie vous dy, premier est conuenable
 Congnoistre Christ, & en le congnoissant*

Estre

LES QUATRE

Estre du tout a luy obeissant,
 Pour le congnoistre il fault pour certain croire
 Que c'est le fils de Dieu regnant en gloire,
 Seul fils de Dieu, vray illuminateur
 De l'homme errant, refuge & conducteur,
 Prophete saint promis par les prophetes
 Qui nous ont faict ces choses manifestes.
 Qui s'est faict homme, & ainsi le voulut,
 Pource que la pendoit nostre salut:
 Car tout ainsi que par la forfaiture
 De l'homme, fut a Mort mise Nature,
 Aussi par Christ homme diuinement,
 Nous auons heu vie eternellement.
 Certes voyla de Christ la congnoissance,
 Ou il conuient ioindre l'obeissance,
 En delaisant de seruir autre Dieu
 Sinon celluy qu'on reclamation en tout lieu
 La verité, vie, & certaine voye,
 Conduisant cil qui du chemin foruoie,
 S'il est ainsi quil est la verité,
 Fuyons mensonge, & tout obscurité.
 S'il est ainsi quil est aussi la vie,
 Viuons en luy avec feruent enuie.
 Et sil est voye, allons d'un cuer entier
 A ce tant seur, & propice sentier.
 Et sil conuient obeyr a tel maistre,
 Apres auoir le temps de le congnoistre,
 Obeissons

AMOURS

O beiffons a ses faiçts & ses diçts
 Entretenons ses celestes ediçts.
 N'esperons pas d'estre sanctifiez,
 Encores moins d'estre iustifiez,
 Par noz biensfaiçts, ains par la seule grace
 De IesuChrist, qui noz pechez efface.
 O uil conuient croire certainement
 Qu'il n'est besoing viurç inutilement,
 Sans porter fruit, & sans faire maint œuure,
 Ou la foy vifuz amplement se descueuure,
 Car tout ainsi, qu'un bon arbrç on ne voit
 Estre sans fruit, du quel Dieu le pouruoit,
 Semblablement vn Chrestien & fidele
 Estre ne peut sans l'œuure qui l'appelle
 A charité, & actes de hault pris,
 Qui sont au saint euangile compris.
 IesuChrist donc charitable amytié
 Est le sauueur ayant de nous pitié,
 Qui du peché du vieil Adam records,
 A triste Mort pour nous offrit son corps.
 Corps precieux, qui apres resuscite,
 Et de son perç a la grand dextrç assiste.
 Bref IesuChrist ces amours quatre porte
 Dictes dessus, escoute en la sorte.
 Son amour est delectable aux humains,
 Nous deliurant la pasturç en noz mains
 Proffitablç est, car nous sommes ses fils,

Vrais

LES QUATRE

Vrais heritiers des celestes proffits
Puis honorablę, helas quel honneur est ce,
D'un fils de Dieu auoir l'amour sans cesse?
Finablement charitablę ellę est bien
En nous donnant part au souverain bien,
Veu que voyons quil a heu ferme enuye
De souffrir Mort, pour nous donner la Vie.
Doncques allons a sa misericorde
Qu'aux repentants de donner il accorde.
Demonstrons luy que sommes ses enfans,
Pour apres Mort estre au Ciel triumpnants,
Ayons pitié de nos freres semblables,
Et demourons humbles & charitables.
Lors le Seigneur rempli de charité
Nous donnera lieu d'immortalité.

Fin du traicté des quatre
amours.

Le Thresor de Vie.



Ous qui auez le desir & enuie
D'estre enrichis en cestę humai-
ne vie,

Venez icy, pour vous moraliser
Cōme debuez ça bas thesauriser

A celle fin que Dieu vous soit propice
Pour vous donner de son Thresor notice.

Ce Thresor la dont ie fais mention

Gist en la Mort & resurrection

Du pur agneau, qui Mort en croix pendit

Et par sa mort la vie nous rendit,

Ce Thresor la dont ie ne me puis taire

Est le remord de la croix salutaire

De Iesuchrist, dont le ioug est si doux,

Que le fardeau en est legier a tous.

Ceux qui seront de ce fardeau chargez

De mille assaulx se verront deschargez

Que le maling esprit, faulx, & damnable

Espand par tout le monde abominable

Voulant oster ce thresor de grand pris

Aux bons souldards que Iesuchrist a pris

Pour resister a la forte bataille

Du tentateur, qui les esprits traueille,

Ce thresor donc inestimable & grand

II

Et

LE THRESOR

Et les thresors terrestres denigrant
 Promient de Dieu, & de diuin heritage
 Ou les esleus doibuent auoir part age
 Lors que la Mort l'esprit du corps separe
 Pour mettre l'ame en lieu plus noble & rare,
 Bref ce thresor(si bien desduict il est)
 A testament de Christ faict son arrest,
 En aymant Dieu d'unx entiere pens  e
 Et son prochain d'amour recompens  e
 Et ne faisant a autrui le dommage
 Qu'on ne voulust souffrir son personnage,
 Car le thresor duquel l'amx est rauie
 Par charité, c'est le thresor de vie
 Que ie vous dy, c'est le bien precieux
 Qui les chrestiens faict aspirer aux Cieux
 Le thresorier son ame n'auctorise
 Qui seulement au monde thezaurise,
 Car ce thresor de la vie éternelle
 Passé en valeur l'orientale perle,
 Le Dyamant, L'escarboucle, & Rubis
 Comme vn Faisant passe chair de brebis
 Or & argent, & mondaine abondance
 Que les humains mettent en euidence
 N'est rien au pris de ce diuin thresor.
 Mais toutefoys l'homme s'alle, & tres ord
 Ne le di  t pas, car l'erreur coustumiere
 De son esprit offusque la lumiere.

Ej

Est ressemblant a gents yures & saouls,
 Il prise moins la Vertu que cent souls,
 Par auarice il ha les appetits
 De plairg aux grands, & perdre les petits
 Estimant plus les thresors de ce monde
 Que le thresor de richesse plus munde
 Qui est compris en la dilection
 De son prochain, & adoration
 De Iesuchrist, qui onc ne fut menteur
 Qui est le Roy, le prebstre, & le pasteur
 De noz esprits, qui nous faict apparoiestre
 Ce beau thresor, plus grand que le terrestre,
 Thresor haultain, duquel sont incapables
 Les hommes faulx, menteurs, & deceuables,
 Loing de raison, loing d'humaine police,
 Pour donner lieu a mondaing auarice,
 Qui ayment mieulx auoir grands reuenus
 Que secourir les indigents & nuds,
 A qui tousiours sera close leur porte
 Quoy que la faim grand dommage leur porte
 Et s'ils se voyent en richesse apparens
 S'estrangeront de leurs pauvres parents
 Sans donner lieu a celluy qui accorde
 Que sacrifice est la misericorde,
 Et sans auoir l'œil au commandement
 Qui son prochain ayme parfaitement
 Ilz se diront sages & resolus

H ii Combien

LE THRESOR

Combien quilz soient vers Dieu trop dissolus,
 Ainsi chascun sa prudence publie
 Qui n'est sinon que mondaine follie.
 A ce thresor ne pourra peruenir
 Cil qui ne veult Iustice entretenir,
 Car il en est incapable & indigne
 Qui de vertu celeste n'a le signe.
 Et qui n'a bien en son cerueau planté
 Le chant royal par Iesuchrist chanté,
 Duquel on voit escriptures farcies
 Tant par David, & autres propheties
 Que par edicts de Iesuchrist yssus
 En son dernier testament apperceus,
 Ou lon congnoist que ce thresor de grace
 De sa valeur toute richesse passe,
 Dont il s'ensuyt que les bons ont enuie
 De s'adonner a ce tresor de vie,
 Non pas la vie humaine qui n'est rien
 Qu'une fumée, & sentiment terrien,
 Non pas la vie ou l'homme ne requiert
 Sinon le bien que l'auarice acquiert,
 Non pas la vie ou grands thresoriers maints
 Du bien d'autrui souillent toutes leurs mains,
 Non pas la vie ou male creature
 Ne veult chercher qu'au seul corps nourriture,
 Encore moins celle vie ou les hommes
 Dressent proces pour thresors & grāds sommes,
 Mais

DE VIE.

Mais vie illustre, & qui nous faict & florir
 Tuant le corps pour l'ame secourir,
 Tranquille vie, & d'immortalité
 Commencement de la tranquillité
 Spirituelle, ayant telle valeur
 Qu'elle ne sent martyre, ne douleur,
 Dont vn chascun en ceste vie entré
 Ha de plaisir tout le cueur penetré.
 De ce Thresor les nobles Roys sont dignes
 Qui sont remplis de vertus tres insignes,
 Qui ont le cueur a tous en general.
 Affable, & doux, courtoys, & liberal.
 Qui craignent Dieu, & deffous telle crainte
 Sont amoureux de sa parolle sainte,
 Car en ayment sa parolle, ilz entendent,
 Ce beau thresor, ou tousiours ilz pretendent
 De peruenir, par charité nayue
 Et par l'instinct de foy ardent, & viue,
 Dont le Seigneur qui ces thresoriers voit
 Leur amx en fin du hault thresor pouruoit
 Que ie vous dy, & qui de grace ha tant
 Qu'un thresorier en doibt estre content,
 Ou il conuient que grandement ie loue
 Les thresoriers, & leur facon i'aduoe
 Qui manians maint ducat, & Salut
 Ne sont pourtant esloignez de salut,
 Pour manier escus, florins, ducas,

H iii

Ne

LE THRESOR

*Ne laisseront d'eiter altercas
 Contre la chair, qui les malings appelle
 A l'entretien de rapine nouvelle,
 Quoy que de l'Or soit belle la figure
 De leur Seigneur ne cherchent la iacture,
 Car leur desir ne gist pas en cela,
 Mais en vertu qui onc ne se cela,
 Dont il appert que par richesses grandes
 Ne sont pourtant les personnes gourmandes,
 Et neantmoins le nombre est bien petit
 De ceulx qui ont si prudent appetit.
 Peu en y a ausquelz grasse fortune
 Puisse enseigner ceste voye opportune,
 Car le plus grand, & le plus hault monté
 Est viciieux deffous faincte bonté,
 Mondain thresor amassant iour & nuict
 L'un plaist au corps, & qui a lame nuist.
 Car le corps est de sa propre nature
 Subiect a mal, & grande forfaiture,
 Mais en l'esprit gist diuine raison,
 Parquoy des deux est la comparaison
 Bien differente, & pour la faire entendre.
 Le corps ne veult qu'a vains hōneurs pretendre,
 Le corps requiert mondanité charnelle
 Dont il s'ensuyt vne offense mortelle,
 Le corps requiert thezauriser icy*

Et

DE VIE.

Et amasser des biens en grand soucy,
 Le corps requiert fureur, & insolence,
 En mauuais lieu il met sa vigilance,
 Il est rempli de murmurations,
 D'orgueil, d'envye, & de pollutions,
 Il est menteur, il n'est iamais fidele,
 Il est rempli de toute corruptele.
 Bref son regard ne s'amuse qu'aux choses
 De la bonté supernelle forcloses,
 Mais au contrair^e Vn esprit vigoureux
 De ce thresor salutair^e amoureux
 Chasse de soy toute mondanité,
 Il est rempli de magnanimité.
 Il se tient loing de querel^e & vengeance,
 Il s'uyt vertu en toute diligence,
 L'edict diuin il annonç en tout lieu
 Se voyant fait a l'ymage de Dieu.
 Il chasse loing rigoureuses parolles,
 Il n'ayme pas celles qui sont friuoles,
 Il est rempli de route priuaulté,
 Il ha en luy fidele loyaulté
 Il est armé du glaiue de iustice
 A celle fin que sa cause iust^e ysse
 Deuant celluy qui iug^e apparoi^stra
 Au dernier iour, & no^s cueurs congnoistra.
 C'est luy qui est le premier inuenteur
 De ce thresor de vi^e, & vray auteur,

H iiii

Et

LE THRESOR

Et a qui seul doit estre referée
 L'utilité de terre labourée
 Car par sa grand et diuine clemence
 De vins, et bledz copieuse semence
 Noïs recueillons, de luy viennent vertus
 Dont les enfans de Dieu sont reuestus.
 Le Ciel est sien, Terre luy appartient
 Et tout cela que Terre & Ciel contient,
 Par son moyen nous auons les riuieres,
 Les haults rochers, & d'argent les minieres.
 Par son moyen en l'air sont les oyseaux
 Et en la mer poissons, et aux ruyssiaux.
 Par son moyen tout arbre porte fruit
 Que pour humains terre grasse produict
 Dont on peult bien par la iuger bel erre
 Qu'il est seigneur du Ciel & de la terre.
 Et par raison en cela pourfuyue
 Qu'il est autheur de ce thresor de vie,
 Auquel ne fault richesses comparer
 Dont les charnelz se veulent emparer,
 Car la richesse humaine, & temporelle
 Est transitoire, & non perpetuelle.
 Les grands thresors, & mondains reuenus
 De Daire Roy, que sont ilz deuenus?
 Ou sont aussi les exquisés richesses
 Qu'eurent iadis tant de nobles Duchesses?
 Roy Alexandr ou sont thresors exquis

Que

Que tu auois par proesse conquis?
 Des forts Romains la richesse congneue
 Semblablement qu'est elle deuenue?
 On sont aussi triumphes excellents
 En quoy iadis ilz furent vigilants?
 Certainement vertu haulte demeure
 Quoy que le corps l'Esprit separé, meure
 Mais les honneurs, & richesses du monde
 Passent soudain, & arrest ie n'y fonde,
 Tous les thresors, des Perses & Romains
 Sont eschappez, & sortis de leurs mains.
 Mais la vertu misse en oubli n'est pas
 Car elle vit apres nostre trespas.
 Donc si voulez qu'en richesse nayue
 Vostre vertu apres le trespas viue,
 Il ne fault pas thezauriser icy
 En trop ardent & curieux soucy.
 Car il n'est pas vertueux qui se fie
 Aux grands chasteaulx qu'un masson edifie,
 Car le chasteau que l'homme edifira
 Avec le corps de l'ouurier perira.
 Mais la vertu qu'en noz cueurs Dieu contèple
 Ne peult mourir, car c'est l'immortel temple
 Ou le Seigneur a basti nostre foy
 Sans chaulx, & sable, en laquelle ie croy.
 O thresoriers donc escoutez cecy,
 Il vous conuient bastir vn temple ainsi,
 Non pas du tout de materiel oeuvre

LE THRESOR

Ou seulement sables & chaulx se descueure.
 Mais il conuient (pour vous en aduertir)
 De charité parfaicte le bastir,
 Si charité en vous faict demourance
 Tous voz labours seront en assurance
 Et ne craindrez du tentateur l'assault.
 Qui d'auarice humaine vous assault
 Si pour auoir place aux astres supremes
 Vostre prochain aymez comme vous mesmes
 C'est la bastir le beau temple de Christ
 Comme il nous a enseigné par escript.
 Qui de ses biens les pauvres nourrira,
 De Iesuchrist le temple bastira,
 Qui les captifs deliure ou alimente
 Il a basti d'unz amour vehemente:
 Ce temple la, lequel mesme nous sommes,
 Ou le Seigneur peult approuuer les hommes,
 Temple a bastir facile, & non moleste
 Par le vouloir du thresorier celeste
 Qui aux humains les thresors distribue,
 Et bien & mal a chascun retribue.
 Ce thresorier celeste & de grand pris
 Braues chasteaulx en ce monde n'a pris.
 Encores moins vestures esuentées
 Pour le plaisir des hommes inuentées
 Car le seigneur eut pour toute vesture
 L'accoustrement de robe sans cousture,
 Alland nuds pieds, accompagné des bons,

Pour verité ça & la vagabonds.

Donc s'il appert que ce thresorier passe
 Tous ceulx qui sont en ceste terre basse,
 S'il est ainsi que c'est nostre Seigneur
 Et du thresor salutaire enseigneur,
 Il est besoing l'accompagner & suyure
 Et avec luy tousiours mourir, & viure,
 Porter sa croix ainsi qu'il vous exhorte,
 Et tout ainsi qu'un fidele la porte,
 Monstrer a tous vn liberal visage,
 Cela rendra heureux tout personnage.
 En s'esloignant de superstitions,
 D'ydolatrie, & des traditions
 De l'Antechrist, qui la terre environne
 De ses supposts, dont la secte n'est bonne,
 Car elle n'a sinon deceptions
 Pour assaillir fermes affections
 Des gens de Dieu: dont la Volunte' munde
 Aux saints escripts de Iesuchrist se fonde,
 Sans qui ne peut le Chrestien assister
 En charité, ou il fault persister:
 En viue foy, qui nos vouldoirs descueure
 Au Createur qui estime tel oeuvre
 Voila comment thresorier il fault estre
 Et le thresor spirituel congnoistre
 Voila comment de Volunte' rauie,
 Il fault chercher ce beau thresor de Vie.
 Fin du thresor de Vie.

A MON SEIGNEUR LE
Conte, François fils de mon sei-
gneur le Duc de Niuernoys, F.
Habert son treshūble seruiteur
donne salut.



*Nfant bien né, & de noble nature,
Suyuant le pere aux vertus florissant,
C'est oeuvre cy de petitte escripture
Vous est offert par vostre obeissant.
C'est vostre Habert qui va l'heur benissant
De vous voir né de si noble naissance.
Or recenez ce petit liure yssant
Du stile mien pour vostre esiouyssance.*

EPISTRE DV DICT HABERT
a mon dict seigneur le Conte.

*C*E qui a plus donné iadis de lustre
Aux grāds seigneurs, et de puisāce illustre,
C'est le sçauoir, par lequel les Césars
Ont desployé leur force et estendars
Heuresement, & par leur grand sçauoir
Ont faict leur force aux ennemys sçauoir,
Dont il appert ô monseigneur le Conte
Qu'un grand seigneur doit tousiours tenir cōpte
De

De ce sçauoir dont le Prince bien né
 Ne doibt auoir le sens moins exorné
 Que simples gents, qui cherchent la doctrine
 De iour & nuict, qui leur sens endoctrine.
 Ce qui ma meü & contrainct de pretendre
 A consacrer a ta ieunesse tendre,
 C'est oeuvre mien, parlant de la vertu
 Dont noblement vn Prince est reuestu,
 Esperant bien qu'en ta beaulté qu'on prise
 Intelligencé aussi sera comprise.
 Et qu'apprendras le sçauoir florissant,
 Qui rend vn Prince illustre, & plus puissant,
 En ensuyuant quelque part ou tu soys
 C'e magnanimé, & noble Roy François,
 Par qui on voit les lettres esbandues
 En nostre France, & non moins entendues
 Qu'elles estoient du temps des forts Romains
 Qui tât de peuplé auoient deffous leurs mains.
 Esperant bien (& ainsi ie le croy)
 Que tu suyras François ce puissant Roy
 Duquel tu fus le filleul amyable,
 Et que suyuant sa prudencé admirable,
 Tu aymeras les letres, & letrez
 Qui ont les sens de vertu penetrez.
 Te suppliant de prendre en gré cest oeuvre
 Qui la valeur de Noblesse descueure,
 Ou quelque fois l'oeil arresté tiendras,

Et

Et quelque chose utile retiendras.
Puis parvenu en fortz adolescence
Tu acquerras de Mars la congnoissance
Qui t'apprendra des armes la vertu,
Dont l'aduersaire inique est combattu,
En ensuyuant la vertu paternelle
Digne du don de louange eternelle.
Et de ma part qui ne suis né sinon
Pour decorer de Neuers le renom.
Offre te fais de toute l'escripture
Qui est conioincte a mon art, & nature,
Paraillement du cuer non fleschissant
Qui te sera tousiours obeissant.

A M A D A M E H E N R I E T E, F I L -
le de mōseigneur le Duc de Neuers F. Habert
son treshumble seruiteur donnee Salut.

F Leur de beaulté, fille acceptable
D'un Prince grand, & redoubtable,
En qui tant de grace est compris,
Dame d'honneur incomparable
Et qui n'estes moins agreable
A vostre mere de hault pris,
I'offre ce mien petit ouurage
A ce Prince de grand courage,
Et de bonnes meurs reuestu,
Vous priant que vostre œil tant sage
Y soit mis, pour voir maint passage
De noblesse ioinctz a vertu.

L'exaltation de vraye & parfaicte Noblesse a Monsei- gneur le Conte, fils de monsei- gneur le Duc de Nyuernois.

P Vis que tes ans cōmencēt d'estre meurs
Pour recevoir doctrine profitable,
Puis que tu as conuenablē a tes meurs
Vn noblē esprit, qui te rend acceptable
A un pere tien, Prince tant noblē et stable,
C'est bien raison que mon petit sçauoir
T'esacē vn don, qui sera profitable
Aux successeurs, qui ton los pourront voir.

En ce faisant par vn loyal debuoir
A tes yeux clairs ce mien liure s'adresse
Dont tu pourras la congnoissancē auoir
De ce qui rend parfaicte la Noblesse.
Qui est vertu, de tous arts la maistresse,
Et est requis que vice combattu,
C'est tant rare & haulte gentillesse
(Sans varier) soit conioinctē a vertu.

Non pas vertu de la quellē est vestu
L'homme arrogant, qu'on diēt vertu mondaine,
Qui semble bellē, & ne vault vn festu,
Pource qu'elle est de tout Orgueil fontaine.
Mais bien vertu excellentē & haultaine,

Qui

VRAYE NOBLESSE.

Qui faict des grands la Noblesse florir.

V ertu qui vient d'une source certaine

D e verité, non subiecte a mourir.

Noblesse donc qui doit vertu nourrir

Auec vertu se met en euidence

E t sans vertu iamais ne peut courir

P ar le sentier de sagesse et prudence.

C ar ces deux dons ont commun accordance

Auec vertu, si que vertu ne faict

Aucun arrest, seiour, ne residence

Ou ces deux dons ne monstrent leur effaict.

Ainsi vertu belle de nom & faict,

Noblesse en tout & par tout accompagne,

V ertu peut rendre vn cueur noble & parfaict,

E n luy seruant de fidele compagne.

V ertu iamais sa puissance n'espargne

A s'annexer a vn cueur vertueux

Qui de bien faire en tout soulas se baigne.

P ar vn soulas qui n'est voluptueux.

C ar plus vn princz est noble, & sumptueux

Ayant richesse au monde dignz, & haulte,

P lus il est humble, et moins presumptueux,

D ont sa vertu partout le monde faulte.

E t sil congnoist de ses subiects la faulte,

Il vsz alors d'une correction

Qui est trop plus debonnaire que caulte,

Dont chascun voit sa moderation.

Ceste

Ceste Vertu prent sa perfection
 De supprimer des obstinez l'audace,
 Et au discours de leur dissention
 Autant du pauvre autoriser la face
 Comme du riche, & n'user de menace
 A l'accusé, qui en iustice tombe,
 Car aux Corbeaux il ne fault donner grace
 Pour supprimer la petite Coulombe.

Le Vertueux Prince point ne succombe
 A ce danger, pour les petits fouler,
 Car tant s'en fault qu'il aduance leur Tombe,
 Qu'en leur torment il les vient consoler
 Il faict en tout sa iustice esbranler
 Misericordę annexant a iustice,
 Dont ses subiects viennent a extoller
 Son cueur benin, reformatteur de vice.

Ceste Vertu luy acquiert le seruice
 Non seulement de ses prochains seruaunts
 Qui iour & nuict font leur loyal office
 Affin quilz soient sa grace desseruaunts,
 Mais bien aussi de tous hommes scauants,
 Qui congnoissants du Prince la Nature
 Tresuertueuse, & meurs non deceuants,
 Louent son nom d'eternelle escripture.

Ceste Vertu douant la creature
 Est conuenable a vn Prince de cueur,
 Qui ioinct science aux faicts de l'armature,

L'EXALTATION DE

*Comme vn Romain Scipion belliqueux,
Ceste vertu le rend doux, non mocqueur,
Benin a tous, gracieux, & affable,
Aux ennemys desquelz il est vainqueur,
Humain, piteux, liberal, secourable.*

*Ceste vertu tant haulte & admirable
L'incite a voir les histoires & faicts
Des anciens, dont en renom louable
Iusqu'aujourdhuy les comptes nous sont faicts.
Si le bon Prince y trouue actes parfaicts,
Il les retient, les loue, & les admire,
Et quand il voit qu'ilz sont trop imperfects,
En ce qui est vertueux, il se mire.*

*Et quand le Prince ainsi s'amuse a lire
Les vertueux gestes du temps iadis,
Il en reçoit plaisir qui peut suffire
A son esprit, repen de ces beaux diets.
Par la il fuyt les chemins interdits
D'iniquité, & de son exercice,
Voyants auteurs, par lesquelz sont predicts
Tous les dangers qui sortent d'avarice.*

*Il voit qu'elle est la source de malice,
Que de tous maux elle est racine en somme,
Et cil qui veult batailler sous sa lice,
Finablement se destruit & assomme,
Voit qu'avarice est ruine de l'homme,
Pleine d'horreur, d'abomination,*

Que

VRAYE NOBLESSE.

Que tout malheur se perpetrꝝ & consomme
Par ceulx qui sont soubz sa Vacation.

Auaroicꝝ est de contrairꝝ action

A noble cueur qui tout vice extermine,
Elle n'a rien que putrefaction,
Et tout son faict est subiect a vermine.
En verité point elle ne chemine,
Car tout son dirꝝ est rempli de mensonge,
Quoy qu'elle diꝝ, assureꝝ, ou determine,
Ce n'est que fable, illusion, & songe.

En charité iamaiz elle ne songe,
Tout son plaisir gist en thresor terrien,
Ou si auant son cueur bouillant se plonge,
Qu'en pure foy elle ne congnoist rien.
Et plus elle ha de ce terrestre bien,
A charité moins elle se transporte,
Ce que sçauoir a tous elle faict bien,
Quand elle ferme aux affligez sa porte.

Ou si orgueil iusqu' a ce poinct la porte
Pour supporter aucuns de son auoir,
Bien qu'en son cueur la charité soit morte,
Elle le faict pour honneur en auoir.
Fuyant l'edict tant gracieux a voir,
Ou ce qui est donné par la fenestre,
Il est besoing de faire tel debuoir,
Que ce don soit incongneu a la dextre.

Auaroicꝝ est la source qui faict naistre

L'EXALTATION DE

C orruption, en tout estat mondain,
Iusticiers ardents elle faiët estre
A recevoir don & present soubdain.
Les faiët courir plus tost que Lieure, ou Dain,
P our recevoir des riches la pecune,
E t supporter leur tort, pour en desdain
P auvres destruire, & leur porter rancune.

Auvaricx est sans amitié aucune,
Bouschant les yeulx des femmes & pucelles,
E t varier les faiët comme la Lune
P our consentir aux salles estincelles
D e fol Amour, mais ie n'entends de celles
Q ui ont au cueur si noble iugement,
Q ue l' Auvaricx avecques ses cautelles
N e peut loger en leur entendement.

Nobleßx ainsi qui congnoist sagement
Q u' auvaricx est de tous maux la racine,
D e sa maison la chassx incessamment,
E t aucun droit d'appuy ne luy assigne.
M ais donnant lustrx a sa maison insigne,
V se tousiours de liberalité,
C e qui a tous represente le signe
D' un Prince né de haulte qualité.

L e Prince ainsi reçoit tranquillité
D' user a tous de douceur liberale,
E t entretient serfs en fidelité
M onstrant a tous sa bonté generale.

Qui

VRAYE NOBLESSE.

Qui faict cela? c'est la vertu morale,
Qui noblement la noblesse entretient,
Et toutes deux sont d'une puissance egale
Par l'union qui ensemble les tient.

Au Prince donc la vertu appartient,
Noble vertu, & de noble origine,
Qui tant de dons & de graces contient,
Pource qu'elle est de naissance divine,
Par ces dons la l'esprit se morigine
D'un grand seigneur, honeste & de hault pris,
Et ce qu'il faict, ce qu'il pense, ou machine,
Vient de vertu, qui l'a si bien appris.

Ceste vertu de laquelle il a pris
Le vray sentier, rend sa dextre munie
Du glaive fort, qui n'est iamais repris
De supprimer la malice infinie
d'Ambition, d'un noble cueur bannie.
Et quand le Prince ha ce glaive luyfant,
Qui luy pourroit imputer Tyrannie,
Puis que son glaive a iustice est d'uyfant?

Ceste vertu faict qu'il est reduisant
Le mal en bien, la rudesse en douceur,
Hayne en amour, dueil en soulas plaisant,
Et l'incertain en ce qui est tout seur.
Ceste vertu le rendra possesseur
D'un cueur hardy, puissant, & magnanime,
Qui par raison encontre l'agresseur

L'EXALTATION DE

Virilement vn noble Princę anime.

*Ceste vertu faiēt que le princę estime
L'humilité de tous obeissants
Et que l'orgueil de ceulx il desestime
Du faiēt desquelz tous crimes sont yssants.
Se monstre rudę aux desobeissants
Pour demonstrier qu'il ha sur eux puissance,
Et est benin aux pauvres languissants,
Desquelz il voit la deug obeissance.*

*Ceste vertu luy donne congnoissance
Que de Iacob la Noblessę est venue,
Qui fut aymé de Dieu des sa naissance,
Et fut par luy vertu entretenue
Avec noblessę en vertu soustenue
Car il estoit fils de promission,
Et par ses hoirs noblessę est maintenue
Qui sont enfants de benediction.*

*Hoirs de Iacob sont ceux (sans fiction)
Qui simples sont commę vne Coulombelle,
Qui n'ont en eux dissimulation,
D'irę ennemys, amys de paix la belle.
Dont la lignę autour d'eux renouvelle
Commę au Liban l'Oliuier plantureux
Va produisant mainte branche nouvelle,
Qui portę vn fruct fertile, & sauoureux,
Tel est le Princę en vertu bien heureux
De voir ses fils a l'entour de sa table*

C roistrę

VRAYE NOBLESSE.

Croistræ en façon de rameaux vigoureux
Des Oliviers mys en rang delectable.
Il leur apprend doctrine proffit able
Par gents experts, qui leur en font leçon,
Pour leur oster l'avarice damnable
En charité froide comme vn glaçon.

Et tout ainsi qu'un bien subtil Maçon
Fait fondement ferme en son edifice,
Le Prince donne en semblable façon
A ses enfans de vertu la notice,
Qui leur apprend a observer iustice.
La vertu donc est le vray fondement
Duquel il fault que Noblessæ iustæ ysse,
Qui florira perpetuellement.

Et comme on voit que tombe vn bastimēt
D'une maison qui est mal asseurée,
Qui n'ha en luy vertu pareillement,
Il chet, & est de petite durée.
Mais par vertu Noblesse procurée
Dure tousiours en sa force & vigueur,
Et est par tout d'un chascun honorée,
Bien qu'enuieux luy facent la rigueur.

Le Prince donc qui est né de cest heur
D'estre seigneur entre le Populaire,
Doibt maintenir vn magnanime cueur
Monstrant qu'il est de vertu l'exemplaire.
Monstrant qu'il est gracieux, debonnaire,

L'EXALTATION DE

Et qu'en ce nom de Vertu sont d'uyfants
 Plusieurs beaulx dons, que de grace ordinaire
 Nature veult en l'homme estre luyfants.

De ces dons la grand Vertu produifants
 Le Prince doit tirer celle prudence,
 Qui par effects l'homme a bien conduifants
 Toutes vertus regist par euidence.
 Si elle faict en luy sa residence,
 Iustice aufsi point n'en deslogera,
 Sans qui le Prince est rempli d'imprudence,
 Si que chascun, Tyrant le iugera.

Le Prince noblẽ, au but se rangera
 D'aymer iustice, & maintenir sa gloire,
 De Ciceron le dirẽ il prifera
 Qui sur vertus luy donne la victoire.
 Et si au grand Platon nous deuons croire,
 Iustice est plus que l'or a estimer,
 Qui a chascun (ainsi qu'il est notoire)
 Donne le sien, sans le foiblẽ opprimer.

Cupidité ne le peut reprimer
 Nulle faueur ne le conduict a vice,
 Corruption ne le peut abyfmer,
 Tousiours chemine en son droict exercice
 Le grand seigneur bataille fous sa lice,
 Mettant la paix entre dissentions,
 Chasse debat rempli de malefice,
 Et met la fin aux altercations.

Nobleffe

V R A Y E N O B L E S S E .

N oblesse est loing de simulations,
 Elle ha le cueur rempli de fortitude,
 O u elle met toutes ses actions,
 Tout son labeur, son plaisir, son estude.
 Et si fortune ha le visage rude
 Encontre luy, vsant de son effort,
 Il n'en reçoit point de sollicitude,
 Ains apparoist tousiours constant & fort.

E t tout ainsi que lon approuue fort
 L'or par le feu, aussi par la fortune,
 Qui met vn cueur fragile en desconfort
 Le cueur vaillant trouue preuue oportune.
 Fortune n'ha vigueur tant importune,
 Qu'un noble cueur elle puisse dompter,
 Il ne craint point que malheur l'importune,
 Vertu luy faict tous perils surmonter.

N oblesse aussi, (sans point me mescompter)
 Le prince heureux met en telle assurance,
 Que son los peut iusq aux astres monter
 Quand avec luy il nourrit temperance,
 Ve u que par my ses biens en abondance,
 Et alentour de maintes voluptez
 Il se restrainct de toute intemperance,
 Fermant l'aureille aux sensualitez.

D e tous ces dons en vertu recitez
 Le prince noble est tousiours accompli,
 Il n'ha iamais les espritz incitez

A

L'EXALTATION DE

Et qu'en ce nom de Vertu sont d'uyfants
 Plusieurs beaulx dons, que de grace ordinaire
 Nature veult en l'homme estre luyfants.

De ces dons la grand Vertu produifants
 Le Prince doit tirer celle prudence,
 Qui par effects l'homme a bien conduifants
 Toutes Vertus regist par euidence.
 Si elle fait en luy sa residence,
 Iustice auſi point n'en deslogera,
 Sans qui le Prince est rempli d'imprudence,
 Si que chascun, Tyrant le iugera.

Le Prince noble, au but se rangera
 D'aymer iustice, & maintenir sa gloire,
 De Ciceron le dir, il prisera
 Qui sur Vertus luy donne la victoire.
 Et si au grand Platon nous devons croire,
 Iustice est plus que l'or a estimer,
 Qui a chascun (ainsi qu'il est notoire)
 Donne le sien, sans le foible opprimer.

Cupidité ne le peut reprimer
 Nulle faueur ne le conduit a vice,
 Corruption ne le peut abyfmer,
 Tousiours chemine en son droit exercice
 Le grand seigneur bataille sous sa lice,
 Mettant la paix entre dissensions,
 Chasse debat rempli de malefice,
 Et met la fin aux altercations.

Noblesse

L'EXALTATION DE

*A ce, qui prent d'iniquité le pli.
 Il est de force, & prudence rempli,
 En temperance, & iustice il demeure.
 Qui vit ainsi, voyez ie vous supply
 Si Dieu ne faict avec luy sa demeure.*
*Et ce qui plus ennoblit a toute heure
 Vn prince grand, c'est liberalité,
 Clemence aussi, quand pres de luy on pleure,
 Et quil pardonne à la fragilité.
 Dont Salomon afferme en verité
 Qu'un Prince estant clement en sa province,
 Doibt estre dict l'ame de sa cité,
 Et la Cité le Vray corps de son Prince.*
*Raison vouloit que ce propos ie prinse,
 Pour extoller le Prince liberal,
 Et que de diré a present i'entreprinse
 Que ce don doibt estre a tous general.
 Lequel auoir ne peut l'homme rural,
 Entretenu d'auarice champastre,
 Qui ne se peut nourrir de sens moral,
 Encores moins de vertu se repaistre.*
*Le prince doibt liberal tousiours estre,
 Entretienat les letres, & les arts,
 Et alentour de luy les faire naistre,
 Ne plus ne moins que du temps des Cefars.
 Et quelquefoys donnant repos a Mars,
 (Qui droict de guerre & combat se reserve)*

Il

VRAYE NOBLESSE.

Il doit laisser militaires plumars,
Pour s'addonner aux armes de Minerve.

Par là j'entends doctrine qui conserue
Le bon esprit du Prince tresprudent,
Dont il se vend de puissance non serue,
Et par vertu ha'credit euident.
Cueur magnanimé est en luy resident,
Car de vertu sa puissance est armée,
Pour mieux fuir mortifere accident
Que sil auoit de souldars grand armée.

Beneuolencé au Princé est imprimée,
Grace, faueur, entretien gracieux,
Dont sa nature est de tous mieux aymée
Que sil estoit rude & audacieux.
Car c'est vn mal bien fort pernicieux
De dominer le peuple en telle crainte,
Qu'il dis, hélas! le Princé est vicieux,
Toute clemencé en son cueur est estainte:

Le grand seigneur euit ceste attainte,
Soustient le peuplé en son aduersité,
De charité sa pensée est attainte,
Et a merci son cueur est incité.
Car (comme il est des sages recité)
Le Princé ou Roy de regner est indigne
Qui a merci n'est iamais suscité,
Veu que clemencé est d'un Prince le signe.

Clemence donc aux grands seigneurs assigne.

Vn

L'EXALTATION DE

Vn renom tel, que la Mort ne le poingt,
Pure en douceur, comme en blancheur le Cigne
Logeant en cueur qui de fierté n'a point.
Clemence ioincte a douceur, est le poinct
Qui ennoblit le Prince & le faict iuste,
Et ne luy vient sinon que bien a poinct
Pour surmonter son ennemy iniuste.

Clemence rend le prince en tout robuste,
Heureux, bien né, constant, victorieux,
Et redoubté comme vn Cesar Auguste,
Qui plus humain estoit que furieux.
Et de noblesse est en vain curieux
Qui sans clemence estre noble se diët,
Car par clemence est l'homme glorieux,
Et en acquiert plus de los & credit.

A grand seigneur douceur ne contredit,
Plus l'homme est gräd, plus fault qu'il s'humilie,
Dieu nous l'apprent par son celeste edict
Qui avec luy les plus petits allie.
Les arrogants (au contraire) il oublie,
Qui sont confits en lubriques esbats.
Et aux puissants remonstrant leur follie,
De siege hault il les renuerse en bas.

Le noble cueur eue tous debats,
Ne trouuant rien a luy plus conuenable,
Qu'auoir amys, qui traistres ne sont pas,
Qui est thresor grand & incomparable,

Bref

A MA DAME HENRI-
ete, fille de Monseigneur le
Duc de Neuers F. Habert
son treshumble serui-
teur donne salut.

D Ame d'honneur, & Princeesse bien née
Qui le pourtrait de perç & merç auez
Puis qu'a vous est ma plumę abandonnée
Je vous supply ce liure receuez,
Tirer proffit d'icelluy vous pouuez,
Plus du moral quil ha, que du langage,
Et si le sens au vif vous conceuez,
De painct verrez le noble mariage.

Ma plume deuę a vostre hault lignage
Par ce don cy vous saluę humblement,
Qui soubhetant de voir vostre meur aage,
De vous voir viurę appetite longuement,
De vous voir viurę avec contentement,
Honneur, & ioye, & parfaicte liesse,
Au grand soulas, proffit, accroissement
De vostre blondę, & heureuse iennesse.

Le nouueau Cupido.



*N dist iadis Cupido triumpuant
Le Dieu d'amours, de Venus
cher enfant,
Qui a son gré aux femmes &
pucelles*

*Faisoit sentir d'amours les estincelles,
En presumant que son arc il bendoit,
Et pour naurer les cueurs, le desbendoit,
Dont il rendoit les personnes subiectes
Au feu yssant de ses chauldes sagettes.
Mesmes les grands Poetes maintenus
Ont tant Loué cest enfant de Venus,
Qu'il vit encor entre nous & ha lieu
D'un trespuiſſant & redoubtable Dieu.
Mais desyrant tel abus corriger,
Ores ie veux eslire & eriger
Vn Cupido, ayant plus de puissance
Que cil, qui prit de Venus sa naissance.
Bien esperant que cest Amour nouueau
Que ie vous dy, vous semblera plus beau
Que Cupido, enfant de Cytherée,
Dont mainte fable est trop reiterée.
Et quil estoit, au euglé, enfant, & nud.
Et pour au euglé vn chascun la tenu,*

Pour-

LE NOUVEAU

P ource qu'il fut sans bonne congnoissance
 D e vrayx amour, qui sent son innocence.
 O u auenglé cest enfant malheureux
 N e pouuoit voir le secret bien heureux
 D e chasté amour, qui les amants enflamme
 D'une plus douce, & vertueuse flamme.
 Il fut enfant pource qu'en forsaicture
 L'enfant n'est pas honteux de sa nature.
 D ont il couuroit par l'age ieunx et tendre
 L'a cruauté, ou il souloit pretendre.
 Il estoit nud tousiours expressement
 Voulant prouuer que sans le vestement
 Il estoit chaud, pour mieux faire apparoir
 La qualité de son miserable estre.
 Et pour a tous la honte descouvrir
 Qu'il est besoing de cacher, & couvrir,
 Certainement mon nouveau Cupido
 N'est pas celluy qui penetra Dido,
 Mais il est bien de ces troys qualitez,
 S'il ne tenoit autres proprietéz.
 Aueuglé il est car son regard il bousche
 S'il voit amour que chasteté ne touche,
 Enfant est il, pour se dire innocent
 Et ennemy de mal vieil, & recent.
 Il est tout nud, monstrant qu'il abandonne
 Trop chers habits ou le mondain s'adonne.
 Monstrant aussi qu'il brusle de chaleur

En

CUPIDO.

En charité, qui ha plus de Valeur
 Que folle amour, de Cupido nourrice
 Qui prise moins la vertu que le Vice.
 Les ignorants viendront a despriser
 Ce Cupido que ie vous vien priser,
 Et penseront que c'est vne folie
 Du Cupido nouueau que ie publie.
 Mais en mettant a leurs yeux la raison,
 Ilz congnoistront leur folle mesprison,
 Et iugeront l'Autheur non esuenté
 Qui a ce Vray Cupido inuenté.
 Ce Cupido inuenté par les hommes
 Vivant par fable en ce temps ou nous sommes,
 Ce n'est sinon que faincte couuerture
 D'une amytié produicte par nature
 Dont enflammé l'homme doux, & benin
 Prent alliance au sexe femenin
 Pour de son sang multiplier, & croistre
 La terre, & Dieu pour Seigneur recongnoistre
 Sans que iamaïs son cueur soit incité
 A adulteré, ou a lubricité.
 Mais anciens qui n'auoient la notice
 De Vraye amour, ne de son propre office,
 Estoient contents au monde idolastrer
 Et pour tousiours en cela foliastrer
 S'ils mal versoint par amours dissolues
 Pour excuser leurs personnes pollues,

K

Ilz.

CUPIDO.

Ilz se couuroient du pouuoir en tout lieu
 De Cupido, quilz disoient estre vn Dieu
 A celle fin que follx iniquité
 Eust par vn Dieu la forme d'equité,
 De la prouient qu'indoctes successeurs
 D'amour honnest & ont esté transgresseurs
 En escriuant la sagetté amoureuse
 De Cupido, estre si vigoureuse,
 Qu'elle faisoit inconstamment aymen
 L'homme, et sentir le doulx avec l'amer.
 Or confessé que ce soit vne fable,
 Mon Cupido sous ce langage affable,
 Prendra son ply, & sous vn mesme nom
 Enuers les bons aura plus de renom.

Depuis qu'amour nouueau que ie figure
 Raust Adam premiere creature
 A Eue ioinct d'amytie reciproque,
 Dont l'un & l'autre a aymen se prouoque,
 On scait assez que la transgression
 Du vieil Adam, feit la mutation
 De vrayx amour, qui pour s'esgarer mieux
 Commença lors d'aymen en diuers lieux.
 Dont successeurs se sentents de la tache
 Ou le peché les surpront et attache,
 Ont aboli ce diuin iugement
 En vn seul lieu aymen parfaictement,
 En commençant vn Cupido depaindre

Habil-

CUPIDO.

*Habile, et prompt a folle amour atteindre
 Qui d'amour vraye oncques bien ne sentit
 Et a Venus sa mere consentit
 En folle amour d'appliquer sa pensée.
 Mais ce pendant la clemence offensée
 Du Createur, estaindre ne voulut
 L'amour, ayant plus de grace & salut,
 Car il laissa ceste figure belle
 De Cupido, rempli d'amour nouvelle
 Donnant a l'homme vng amour non pollue
 Qui en deux cueurs n'est iamais dissolue.
 Ce Cupido nouveau que ie vous dy
 Ne fut iamais ni lourd ni estourdy
 Ains commença comme vn fils de Venus
 A rallier les sexes incongneus
 D'amour loyalle, & ainsi assésuré
 De ça & la portoit son arc doré
 Contrairé en tout a l'arc aigré & trenchant
 De Cupido, fils de Venus meschant.
 Car de son arc sortoit vne sagette
 Qui n'estoit pas a folle amour subiecte.
 Le coup du traict de l'arc doré yssant
 Vn amoureux ne rendoit gemissant
 Sinon alors qui gemist son peché
 Duquel il sent son cueur trop empesché.
 Le coup de l'arc de Cupido nouveau
 Souffloit aux cueurs vn gracieux flambeau
 K ij Dont*

LE NOUVEAU

D ont les humains sentoient ie ne scay quoy
D'ardent desir plein de loyalle foy,
Et en sentent ce feu d'amour loyalle
Ilz pourchassoient concorde nuptialle
Pour de leur sang terre multiplier
Comme ay voulu cy dessus publier.
Ainsi les bons, & loyaulx amoureux
Ont d'icelluy Cupido bien heureux
Apris d'aymer, & tous ceux qui l'ensuyuent
De cuer loyal ses troys qualitez suyuent
D'auengle, enfant, & sans vesture aussi,
Ce quil conuient interpreter ainsi.
L'amant loyal barailant sous la lice
De Cupido, qui ha tant de pollice
Doibt honorer ce nouveau Dieu d'amours
En luy faisant sacrifice au rebours
Qu'a l'ancien, donc auengle il sera
Quand le regard des honneur causera,
En retirant son œil et sa lumiere
D'amour, qui est d'offenser constumiere
En fermant l'œil a la charnalité
Et vains plaisirs de sensualité,
En reiectant de Venus le soulas
Contraire en tout a celluy de Pallas.
Qui n'ayme rien que scauoir & doctrine,
Dont auenglez sans cesse ellx endoctrine.
L'amant loyal son regard bouschera

Quand

Quand deuant luy propos on touchera
 Contrairꝫ a Dieu, & a sa purꝫ eglise
 Au nom de Christ assemblez & commise,
 L'amant loyal ne pourra pas se taire
 Quand il verra trop regner adultere:
 Et bouschera ses yeux clairs & pudiques
 Pour s'esloigner de regards impudiques.
 L'amant loyal destournera ses yeux
 Du vain thresor des auaricieux.

Pour contempler le hault thresor de vie
 Que les chrestiens de garder ont enuie
 Fermera l'œil a toutꝫ iniquité
 Pour contempler la loyallꝫ equité,
 Fermera l'œil a ces terrestres choses
 Ou l'on voit tant de vanitez encloses
 Pour regarder le bien delicieux
 Dont nous auons ioyꝫ eternellꝫ au Cieux.

Le second poinct qui est d'estre en enfance
 C'est de regner en amour sans offense,
 Sans violer les equitables droicts
 De vrayꝫ amour, qui ne sont pas estroicts,
 Avoir le cuer pur, net, & sans ordure
 Sans varier en cestꝫ amour qui dure,
 Ou il conuient estre aussi innocent
 Comme l'enfant qui rien de mal ne sent.

Quant au tiers poinct de ce Dieu que ie nōme,
 Il sera nud, mais scauez vous bien comme?

LE NOUVEAU

Il prîsera toute simplicité
 En ses habits, loing de lubricité.
 Il laissera ceste braue vesture,
 Qui rend par trop fîere la creature.
 Dont il sera d'amour vrayx enseigneur,
 Et d'amytîe reciproque seigneur.
 En ce faisant par son maintien louable
 Il aura bruit de renom honorable,
 Dont les amants de cueur l'honnoreront,
 Et cest honneur en cela causeront
 De bien garder les troys qualitez belles,
 Pour acquerir louanges immortelles.
 Car honorant Cupido que ie dy,
 En fol regard fault estre resfroydy,
 Et diuertir ses yeux, & sa pensée
 D'actes meschans, dont l'amx est offensée.
 Fault delaisser des grans Loups les habits,
 Pour se vestir de la peau des brebis,
 Fault delaisser les ruses & finesse
 Dont pleines sont mal instruiçtes ieunesse,
 Et en vertu estrx aussi triumpbant
 Commx est rempli d'innocencx vn enfant.
 En ce faisant Cupido par droiçture
 Nous nourrira de fertile pasture,
 Et donnera aux fideles amants
 Thresor passant Rubys, & Dyamants,
 Dedans nox cueurs constancx imprimera

CYPIDO.

Qui en nul temps ne se deprimera
 Mais pour auoir de Cupido notice
 Loing de forfait & esloigné de vice,
 Il est besoing de congnoistræ & sçauoir
 En quoy s'estent la doctринæ & sçauoir,
 Et ayant heu du sçauoir congnoissance
 Qui est en luy, congnoistre sa puissance.
 Ce Cupido le Dieu d'amour sera,
 A Iesuchrist son nom commencera
 Pere d'amour, non du tout corporelle,
 Mais de l'amour qu'on dict spirituelle.
 Et congnoissants pour seigneur Iesuchrist
 Esforcez vous de garder son escript
 Pour mieux tenir la loy du mariage
 Qui tient deux cueurs vnus en vn courage.
 Qui se fera, si voulez maintenir
 Son ordonnance, & bien l'entretenir.
 En estimant quil ne se fault pastaire
 De soustenir son liure salutaire,
 Liure de viæ, & de redemption
 Ou vrayx amour prent sa refection.
 En le lisant, par la seule lecture
 En vrayx amour on prendra nourriture,
 On produira sur terre beaux enfans
 Pour en la foy les rendre triumpnants.
 Qui procréer de loyalle semence
 Obeiront a la haulte clemence

K iij Du

LE NOUVEAU

Du Createur, seront d'amour confits,
 Et d'un seul Dieu adoreront le Fils
 Qui placę au Ciel a ses esleus assigne
 Doncques lecteurs d'intention diuine
 Lisez Vn peu ce Cupido nouveau
 Plus que le Vieil excellent & plus beau.
 Et inspirez de fidelę Vnion
 En le voyant changez d'opinion
 De plus parler du fils de Cytherée
 Ou Vanité tousiours s'est retirée
 En delaisant ces curieuses fables
 Pleines de fiel sous languages affables.
 Ces Vanitez ne sont que decevoir
 Le sens humain, qui doit noticę auoir
 De la parolę en saincts liures couchée
 Pour estrę a tous, & a toutes preschée.
 Mais le serpent, ord ministre d'enfer,
 Vn iour de nous esperant se chauffer,
 Rien ne desyrę, & rien plus ne pourchasse
 Fors de donner aux bons liures la chasse
 A celle fin qu'on annoncę, et publie
 Scauoir, qui n'est enuers Dieu que follic,
 Scauoir mondain, terrestre, et de nul pris
 Que des long temps Scribes nous ont appris
 Pour l'entretien de leur faulxę auarice
 En condamnant Cupido sans malice,
 En condamnant l'unique fils de Dieu

Pour

Pour aux abus iniques donner lieu.
 De la prouient science inique et faulse
 Dont l'amytié l'un et l'autre se faulse.
 De la prouient le scisme d'heresie
 Et le lyen d'humainz hypocrisie,
 De la voyons descendre maint escript
 Entierement contrainc a Iesu Christ.
 Car ignorancé est imprimé aux cueurs
 Qui ne sont pas d'auarice vainqueurs.
 Par ignorancé un si grand bien on perd.
 De Cupido en vrayx amour expert
 En delassant loix, et raisons diuines
 Pour l'entretien de plusieurs concubines,
 Et en prenant l'incertain pour le seur.
 L'aigre pour doulx, l'aspreté pour doulceur,
 Quant tout est dict du propos ou nous sommes
 Cela prouient des malices des hommes
 Qui du forfait n'ont la correction
 Ne du bien fait la retribution
 Dont les malings par trop grand assurance
 De liberté, vivent en ignorance,
 Voirx et fils ont quelque sain iugement,
 Il est perdu pour viure follement,
 Mondanité en vices cnoustumiere
 Du clair soleil leur oste la lumiere,
 Dont ilz sont nuds faisant vices ouuerts
 Qui deussent estrx esfacez ou couuerts,

Ilz

CUPIDO.

Au temple saint de Cupido nouveau
 Et vous en qui chasteté lon contemple
 De Cupido venez tous voir le temple,
 Certes il n'est basti de la façon
 Comme produict de Marot la leçon,
 Car on n'y lit les chansons dissolues
 Qui en Ouidé & Petraque sont leues.
 On n'y voit point les amoureux marries
 Et tout soudain estré incitéz a ris,
 Car l'amant vray qui ce temple verra
 T'ousiours en vn, & mesme estat sera,
 Sans diuertir son humaine pensée
 Qui en amour loyallé est commencée.

Ce temple donc de ce Cupido cher
 Est eleué sur vn ferme rocher,
 Et l'a basti le hault recteur celeste
 Pour le garder de tout danger moleste.
 Le benoistier est vn fleuve vndeoyant
 Yssu des pleurs du pecheur larmoyant,
 L'autel du temple est vn sieg honnorable
 Faict de Laurier, & Cypres perdurable
 Ou sans cesser vient vn predicateur
 Qui d'Euangilé est annonciateur.
 Les cloches sont les sermons veritables
 Autres que ceux qui tiennent lieu de fables.
 Dedans le cueur de ce temple sacré
 A Cupido vn cierge est consacré,

LE NOUVEAU

Bruslant tousiours, & pour le vray atteindre,
 Ce cierge la n'a pouuoir de s'estaindre.
 C'est le flambeau d'ardente charité
 En Iesuchrist mort et ressusçité.
 C'est le flambeau de dilection pure,
 Et de l'amour, que louer ie procure
 Sur folle amour criminelle, qui n'a
 Proportion, comme Dieu l'ordonna.
 Et pour parler en bon propos rassis,
 Le temple es tu sur le rocher assis,
 Faict par l'ouurier qui crea tout le monde,
 Qui desyrant en nous volonté munde,
 Sonne sa cloche, & nous appelle tous
 A ses sermons veritables et doulx,
 A celle fin que sa sainte doctrine
 Les ignorants de ce temple endoctrine
 De bonnes meurs, & louables vertus
 Dont nous debuons tous estre reuestus
 Par le flambeau qui en ce temple brusle
 Fault extirper de nous toute macule
 En ayment Dieu d'une volonté franche
 Et son prochain pour la seconde branche
 Du mandement presché au temple saint
 Dont le prescheur n'est hypocrite ou saint,
 Par ce flambeau ou charité consiste
 L'homme bien né au tentateur resiste,
 Par ce flambeau il ne craint nul meschef,

An

CVPIDO.

Au nom de Christ il expose son chef,
 Par son instinct il ne perd pas l'enuye
 Dessous le nom de Dieu perdre la vie.
 Par ce flambeau (qui est don grand & rare)
 De charité glaive ne le separe,
 Ne faim aussi, ne persecution,
 Soif, violence ou tribulation.
 Par ce flambeau, ou son desir est mys,
 Il est content d'aymer ses ennemys,
 Pour accomplir l'ordonnance fatale,
 Dont il se diët la race filiale.
 Par ce flambeau de charité, qui poingt,
 L'homme rempli d'avarice n'est point,
 Ains de ses biens aux pauvres distribue,
 Car il scait bien que Dieu le retribue,
 Par ce flambeau il congnoist choses maintes
 Ou sont de Dieu ordonnances estainctes,
 Que l'Antechrist apporte bien souvent
 Pour ses honneurs mondains mettre en avant,
 Ayant trop mieux sa mondaine avarice,
 Que faire a Christ, son ennemy, service,
 L'Antechrist n'est autre chose sinon
 L'homme contraire a Dieu & a son nom,
 Voulant troubler la diuine ordonnance
 Du seul instinct d'humaine repugnance.
 Las il y a donc beaucoup d'Antechrists
 Qui ont produict leurs malheureux escripts

Pour

LE NOUVEAU CUPIDO.

Pour decevoir la simple creature
Qui du secret n'a pas grand ouverture,
Que pleust a Dieu qu'on rasast d'une Faulx
Le grand troupeau des heretiques faulx
Car il ne font que la malice croistre
Et le troupeau de l'Eglise descroistre,
Eglise sainte, ou l'Euangile vit
Plus resonant que la harpe a Dauid.

Donques amys sages & resolu
Et selon Christ, & sa parolle esleu
Laissez l'erreur du fils de Cytherée
Dont mainte fable a esté proferée,
Et venez voir ce Cupido nouveau
Pour en son temple allumer le flambeau,
Abandonnez tout & amour dissolu
Et soyez joincts d'un & amour non pollue,
En loyauté, qui tousiurs renouvelle
Et deux vouldoirs en vn vouldoir appelle.
Faisant deux cueurs l'un de l'autre aprocher
Pour estre deux en vne mesme chair,
Et pour produire au long cours de vostre aage,
Loyaulx enfants, en loyal mariage.

Fin du Nouveau Cupido.

Extrait du priuilege du Roy.



L est permis a Michel Fezandat, imprimer ce present liure, intitulé L'histoire de Titus, & Gisippus, & autres petitz œures de Beroalde. Latin, traduitz par François Habert. Avec autres petitz œures de linuentiō dudit Habert, iusques au tēps, & terme de troys ans. Et deffenses faictes a tous autres Libraires & Imprimeurs de ce Royaulme, de ne imprimer, vèdre, ne distribuer lesdits œures sur peine de confiscation desdits liures & d'amāde arbitraire, comme plus aplain est contenu aux lettres Royaulx sur ce despechées a Paris le vingt et quatriesme iour de Ianuier. 1550.

Par le conseil

Et signé, Soret.

